

corbières

Le quotidien du banquet

matin

La passion de Nimeño II

Hommage à Christian Montcouquiol
homme et torero, raconté par son frère.

Affiches: Hommage à Nimeño II > L'Aude des lettres : Charles Cros > Crimes et vertus en Corbières : L'Antougnou
Cadavre exquis : Stéphanie Benson > Un été, des étals : L'Anchois >

Garrigue : Le Figuier > Inédits : Pierre Autin-Grenier



- Tournage artistique
- Restauration de meubles.

La passion du bois

la diversité des essences
les différentes techniques
la forme artistique ou utilitaire

Le bois vous révélera peut-être tous ses secrets
si vous savez l'écouter.

Venez le découvrir, le caresser, le sentir.



Jean Bernier

12, boulevard Charles-Cros • 11220 Lagrasse • tél. 04 68 43 14 64

Exposition, atelier ouvert

LIBRAIRIE-PAPETERIE PRATX

Librairie générale
Fournitures Scolaires et Bureaux
Articles Cadeaux



62 cours Lapeyrouse - 11200 LÉZIGNAN-Corbières
Tél. 04 68 27 01 35 - Télécopie 04 68 27 53 57

*Pascale
Vialan*
**CTC
IMMOBILIER**

IMMOBILIER TRADITIONNEL ET COMMERCES

10, Bd Maréchal Joffre
11100 NARBONNE
Tél. 04 68 42 83 00
Fax 04 68 42 85 86



6, Place de l'Ancoule
11220 LAGRASSE
Tél. 04 68 43 10 90
Fax 04 68 43 10 96

LAGRASSE ET SES ENVIRONS

- Maison de caractère, 180 m2 habitables + 90 m2 de garage, le tout sur 600 m2 de jardin clos et arboré. Très belle vue. Prix : 1 200 000 Frs négociables. R. : 7376
- Maison en pierres apparentes entièrement restaurée comprenant 2 appartements, 1 cour de 50 m2. En parfait état. Prix : 1 200 000 Frs négociables. R. : 7335
- Maison de caractère présentant de nombreuses possibilités. 300 m2 habitables + 430 m2 aménageables. Vue imprenable. Prix : 1 300 000 Frs à débattre. R. : 7459

NARBONNE ET SES ENVIRONS

- Maison dans charmant village, gros œuvre terminé. Beaux volumes. Jardin sous sa pergola. 140 m2 habitables. Prix : 380 000 Frs. R. : 7360
- Idéal vacances, maison de type iv avec jardin, cheminée. Site superbe. Prix : 275 000 Frs. R. : 7451
- Maison du XVI^e siècle, 160 m2 habitables. Belle rénovation. Cave voûtée de 80 m2. Prix : 660 000 Frs à débattre. Frais réduits. R. : 7144

PROPRIÉTÉ, MAISONS DE CARACTÈRE CHÂTEAUX CORBIÈRES ET MINERVOIS

Natacha et Alain Devillers-Quenehen vous invitent à venir faire une pose



*en dégustant
un grand vin des Corbières
tous les jours jusqu'à 20 heures
à 3 km au sud de Lagrasse (vers Tournissan)
au chai du Château Prieuré Borde-Rouge
tél : 04 68 43 12 55
prix spéciaux aux lecteurs de Corbières mat*

La passion et la lumière

PASSION 1. Mouvement violent, impétueux, de l'être vers ce qu'il désire.

La première définition que le Larousse donne du mot passion n'explique pas le principal : ce qui pousse des jeunes gens de quinze ans à se jeter devant des taureaux sauvages, à tout sacrifier de leur vie pour nourrir cet étrange appel qui les ronge. Pourtant, Larousse a prévenu : passion vient du latin *pati*, qui signifie souffrir. Et l'on s'avise que deux lignes plus bas, la seconde occurrence parle d'une marche vers la mort.

Le livre qu'Alain Montcouquiol vient de consacrer à son frère Christian – Nimeño II – porte un titre énigmatique : *Recouvre-le de lumière*. Cette lumière-là n'est pas celle des habits de toreros, ni celle des gradins du soleil. C'est la lumière blanche des souvenirs exigeants. Cette lumière n'aveugle pas. Elle cherche plutôt, encore et toujours, à saluer et à comprendre. Saluer ce qui peut mener un homme, malgré les obstacles, à suivre toute sa route ; comprendre comment naît une telle passion, si absolue et si pure qu'elle en étouffe les images de ce monde minuscule.



En couverture : Christian Montcouquiol – Nimeño II – en compagnie de son frère Alain.

rencontres

18h

Une tauromachie tout court

Il y a des évidences qui sont plus ou moins longues à s'imposer : on peut être français et grand torero. Malgré toutes les déclarations de circonstance, les encouragements condescendants des uns et des autres, il aura fallu les triomphes de Christian Montcouquiol – Nimeño II – dans toutes les grandes arènes du monde pour en persuader le public et les spécialistes. La clé était simple, l'enjeu fondamental. Pourtant, des Français qui triomphent dans l'arène, on en trouve des dizaines tout au long de ce siècle. Mais ce que Nimeño II apporta d'irremplaçable et de déterminant, c'est la façon très professionnelle, complètement dans les normes, dont il mena sa carrière de matador d'alternative pendant plus de dix ans. C'est cette capacité à atteindre les sommets en épousant la norme, sans apparaître comme une exception exotique (dont la tauromachie se nourrit aussi) qui fit la grandeur de Nimeño. L'enjeu, lui, était peut-être plus important qu'il n'y paraissait alors : il s'agissait, simplement, de prouver que la tauromachie n'est pas une exception génétique, mais bien une manière universelle – humaine, forcément humaine ! – de sublimer sa propre vie, en posant de façon inlassable les questions fondamentales qui la justifient.

Lorsqu'on connaît un peu la corrida et ce qui s'y joue, il peut paraître étrange de s'intéresser à la nationalité d'un torero, de distinguer le Français du Mexicain, l'Espagnol du Colombien ; comme le disent souvent les professionnels de l'arène, « le taureau ne te demande pas tes papiers ». Mais jusqu'à cette confirmation par Nimeño II, les choses n'étaient pas aussi simples.

Même si elle a attendu les années quatre-vingt pour trouver son héros, la tauromachie française ne date pas d'hier. Mais au fait, Français, Espagnol ou Colombien, quelle importance ?

L'histoire de la tauromachie en France est ancienne et embrouillée. Comme partout ailleurs. Comme ailleurs, elle a connu au cours des siècles des aléas et des éclipses.

Car, si la corrida espagnole telle qu'on la connaît encore aujourd'hui n'est véritablement introduite en France qu'en 1853, il y a déjà plusieurs siècles que la tauromachie existe,

Il commençait la moustache

ici comme en toutes les terres du sud de l'Europe. Des siècles que l'on se joue la vie devant les taureaux, courses landaises dans le Sud-Ouest, courses libres dans le Sud-Est. C'est pourquoi lorsque la corrida espagnole, réglementée en trois tiers avec mise à mort, arrive en France, elle est en pays conquis, et il ne lui faudra que deux années pour s'étendre dans tout le Sud. 1853, d'abord : Napoléon III épouse une comtesse espagnole, Eugénie de Montijo. La Cour s'installe pour l'été à Biarritz, et l'impératrice se fait offrir, dans les arènes de Bayonne, une corrida dans les règles de l'art. C'est la première. Dès l'année suivante, tout le sud du pays est gagné par cette nouvelle passion : les Landes, Nîmes, Arles, et jusqu'à Marseille...

La guerre de 1870, le drame du phylloxéra qui dévaste les campagnes du Sud vont provisoirement nous éloigner de l'Espagne et de ses spectacles. Personne ne songe alors, dans ces provinces ruinées, à faire venir de coûteux plateaux de matadors espagnols. C'est cette nécessité qui fait loi, et qui invente un genre de *mescladis*, la « corrida hispano-provençale », sorte de salade niçoise taurine, dans laquelle on retrouve un mélange de tous les jeux et toutes les traditions du Midi, avec des figures très variées, sauts à la perche et à pied au-dessus du taureau, pose de banderilles et *suerte* de muleta limitée à la mort. Des quadrilles (des troupes) se forment un peu partout dans les villages. Et des concours sont même organisés pour désigner « le meilleur toréador français ». À cette époque, la vedette, la grande figure, c'est Pouly II, Ambroise Boudin, fils du beaucairois Étienne Boudin à qui l'on doit, dès 1871, les grands principes de cette forme de tauromachie métisse.

Ce spectacle gymnique et taurin perdurera jusqu'après la guerre de 14-18. Ce sera la fin d'un isolement qui tenait le Sud de la France à l'écart de ses tentations espagnoles. Dès que l'on se remet peu à peu à circuler sur les routes, que les échanges reprennent, et que les conditions économiques



Christian et Alain Montcouquiol.

permettent à nouveau de monter des spectacles importés, chacun reprend sa place. Et la tauromachie espagnole redevient la référence. Lorsqu'il le comprend, Ambroise Boudin s'en va suivre les cours de l'école tauromachique de Séville, avant de revenir en France, où il commence à alterner avec les *diestros* espagnols. À sa suite, Félix Robert se convertit au toreo espagnol et entame une carrière des deux côtés des

Toréadors, vos papiers !

C'est entendu, le plus célèbre torero de tous les temps est français : il s'appelle Escamillo, et se fait acclamer depuis 1875 par tous les publics du monde, de Pékin à la Fenice, de New York à la Bastille. Escamillo, toréador baryton, est né de l'imagination de deux librettistes parisiens, Henri Meilhac et Ludovic Halévy, que Georges Bizet avait chargés d'adapter *Carmen*, une nouvelle de Prosper Mérimée publiée trente ans plus tôt (dans la nouvelle, c'est d'un picador, Lucas, dont Carmen s'éprend pour délaisser son brigadier).

Si vous employez le mot « toréador », vous risquez de vous faire vertement reprendre par un spécialiste (et dans ce domaine aussi, il n'en manque pas !). Il vous expliquera qu'on ne dit pas « toréador » mais « torero » ! Il ajoutera certainement, un rien condescendant, que « toréador » est un terme d'opérette, inventé justement par Meilhac et Halévy, dont les connaissances taurines étaient approximatives, et qu'il est impropre dans la réalité. Eh bien c'est faux ! Votre grincheux, contrairement à ce qu'il croit, se trompe : « toréador » était bel et bien employé en Espagne, longtemps avant les représentations de l'opéra de Bizet, pour désigner les toreros français, et les distinguer de leurs confrères ibériques. Ça prouve au moins une chose : que les toreros (ou toréadors !) français ne datent pas d'hier.

Pyrénées qui le verra prendre et confirmer l'alternative dans les arènes espagnoles. (Pour cette proto-histoire locale, on lira avec profit, ci-après, l'article d'Antoine Martin.)

Cette passion naturelle des fils du Sud pour les taureaux, et la forme la plus noble et la plus achevée de leur affrontement, seront entretenues, relancées et accompagnées par des Espagnols, émigrés d'abord économiques, puis politiques, qui s'installent sans interruption en Camargue ou dans le Sud-Ouest, depuis les années vingt jusqu'à la fin du franquisme.

C'est en 1965 que les choses vont s'énervier. Deux jeunes hommes originaires de Nîmes, Alain Montcouquiol (El Nimeño) et Bernard Dombs (Simon Casas), décident de casser la vieille malédiction qui veut encore que, lorsque l'on naît Français, on peut être fin aficionado, mais certainement pas torero. Quelque chose comme les superstitions du cirque qui veulent que seul un enfant de la balle peut vraiment embrasser la carrière. Alain Montcouquiol et Simon Casas décident de ne plus avoir peur de rien, et surtout pas de leurs aînés qui les regardent avec condescendance. En 1969, à la surprise générale, les deux audacieux obtiennent même la très officielle bourse de la vocation, décernée par Marcel Bleustein-Blanchet. La presse s'intéresse enfin à ces oiseaux rares, et commence à populariser leur combat. La même année, en Camargue, Alain Stevanovitch, un jeune postier français, qui a juré lui aussi de devenir torero, se suicide dans une roubine. Dans la lettre qu'il laisse, il explique : « Je ne serai jamais un grand torero. Je préfère mourir. » Il fallait être aveugle, à ce moment-là, pour ne pas voir qu'une histoire s'écrivait, inéluctable.

Cette histoire, c'est Alain Montcouquiol et Simon Casas qui, une fois de plus, vont la faire rebondir. En 1974, ils créent l'Association des toreros français qui, en affirmant leur existence, organise la profession. Tout partira de là. Jusqu'à l'aventure irremplaçable du jeune frère d'Alain, Christian Montcouquiol qui, sous le nom de Nimeño II, deviendra un immense *matador de toros* – tout court. Car si le fait d'être français a pu, au début de sa carrière, lui créer des obstacles supplémentaires face à la frilosité du monde des affaires taurines, il fut simplement, dans sa vie comme au moment des triomphes, un de ces artistes dont le langage transforme le réel et la vie, au point qu'on ne s'avise plus alors de se demander de quel pays ils peuvent être.

> Jean-Michel Mariou

Au commencement était la moustache



À Jean-Paul Ollivier (*Le Borgne*),
en toute confraternité.

« Je ne vous parlerais sans doute pas de la même façon en France, mais ici tout me pousse à vous affirmer que je suis le seul grand matador français, plus grand que Pierre Schull : ¡Yo so uno! ¡Y so unico! »

Voici les mots, tout emplis d'une fort montrable arrogance, sinon d'un énorme respect pour la langue espagnole, que prononce Gabriel Fouquet, le héros d'*Un singe en hiver*, au soir d'une cuite à tendance tapageuse. Et c'est indiscutable : pour qui se rêve torero, il y a de moindres ambitions, dans la vie, que de prétendre se hisser à la hauteur de Pierre Schull. Bon, mais, à propos, qui est-ce, Pierre Schull ? qui

est ce type au nom de bandage herniaire qu'Antoine Blondin donne comme le modèle des perfections tauromachiques nationales ?

Pour en arriver à lui, il faut remonter assez loin, jusque bien avant les temps ouverts par Alain Montcouquiol et Simon Casas, quand le mouvement des toreros français n'était même pas une vague poussée, à peine une réaction-réflexe qui, parfois, entraînait quelque énergumène du cru à se jeter dans l'arène, le corps boudiné dans un costume un peu brillant, histoire d'y défier les taureaux selon la mode d'Espagne.

À cette époque dont on cause, mettons entre la fin de l'autre siècle et le début de celui-ci, ils étaient, les toreros français, de rustiques fadas à la barbe dure et à la moustache

frisée au petit fer, qui portaient l'habit de lumière guère mieux que l'as de pique. Ils s'appelaient Aramis Paul, Bayard Alphonse, Boudin Étienne (*Le Pouly*), Clément Marius (*Le Grand Beaucaire*), Hélias Eugène (*Le Boucher*), Héraud Léon (*Lou Pissarel*), Monnier Marius (*Le Giclé*), Piston Louis ou Veyant Eugène, alias *Vaillant*, car, pour les noms d'artiste aussi bien que pour le reste, ils étaient du genre à ne pas faire dans la dentelle. Ils existaient dans le seul idéal, semblait-il, d'avérer l'évidence qu'ils n'étaient pas du monde comme tout le monde, ces gens-là, et la fille d'Altèze Victor (le sous-chef du *Quadrille roussillonais* qui, vers les années 1910, compta également dans ces rangs un certain *Zouzou*) déclarait sombrement à la presse locale que les manies de son père faisaient, pour la famille, une tare plutôt lourde à trimballer. Puis, à l'opposé de ces cinglés avec toute la barbe, de ces enragés *mastocs* ayant, entre les jambes, ce qu'il fallait, on observait l'extravagance multipliée par deux, on dirait presque la folie au carré, de cette demoiselle Sabatier Marthe, née en 1869, qui se présentait, sur les affiches, comme « Femme toréador français sans rival ». Mais les conquêtes du féminisme en tauromachie sont une autre histoire.

L'Histoire, celle qui nous intéresse ici, commença aux arènes de Valencia, le 18 novembre 1894. Ce jour-là, Pierre Cazenabe, dit *Félix Robert*, recevait l'alternative, des mains de Fernando Gómez (dont on voudra se souvenir qu'il était rien moins que le père des légendaires *Joselito* et *Rafael El Gallo*). Il devenait ainsi, avec sa moustache frisée au petit fer et tout, le premier matador français en date, le premier en titre et de pleins attributs. Un poil trop pleins, d'ailleurs, les attributs, certains superfétatoires, si on considère la moustache frisée au petit fer. Ça ne se portait guère, dans les *plazas* d'Espagne, les bacchantes en accroche-cœur. Cependant, *Félix Robert* n'était pas de ceux qui transigent sur le chapitre des élégances. Aussi, il résista pendant cinq ans, avec un acharnement de gold-coastier, cinq longues années encore, avant de se résoudre à raser ses charmeuses. Le sacrifice était grand, mais il s'imposait : le 2 mai 1899, le premier de tous les *maestros* français confirmait son alternative à Madrid. Et un torero moustachu, dans les arènes de la capitale, ça ne se pouvait pas. Nécessité fait loi, des fois.

Une chose est sûre : Pierre Schull ne porta jamais la moustache frisée au petit fer. Dans les années cinquante, c'était passé de mode depuis un bail. Il n'eut donc aucun effort pileux particulier à consentir, le 12 octobre 1958, quand, aux arènes d'Arles, Luis Miguel Dominguín l'éleva au rang de *matador de toros*. Il était le troisième Français à pouvoir s'honorer de cette qualité. Entre *Félix Robert* et lui, il y avait eu Pierre Boudin *Pouly III* (alternative officielle le 7 août 1921, à Barcelone, des mains de Juan Silveti). Trois matadors en soixante ans, dans ce pays, ce n'était certes pas le bout du monde. Aujourd'hui, on en compterait facilement dix fois plus. Entre-temps, c'est vrai, le mouvement des toreros français avait été lancé. Grâce à quoi, des Pyrénées, il y en a un peu moins, désormais.

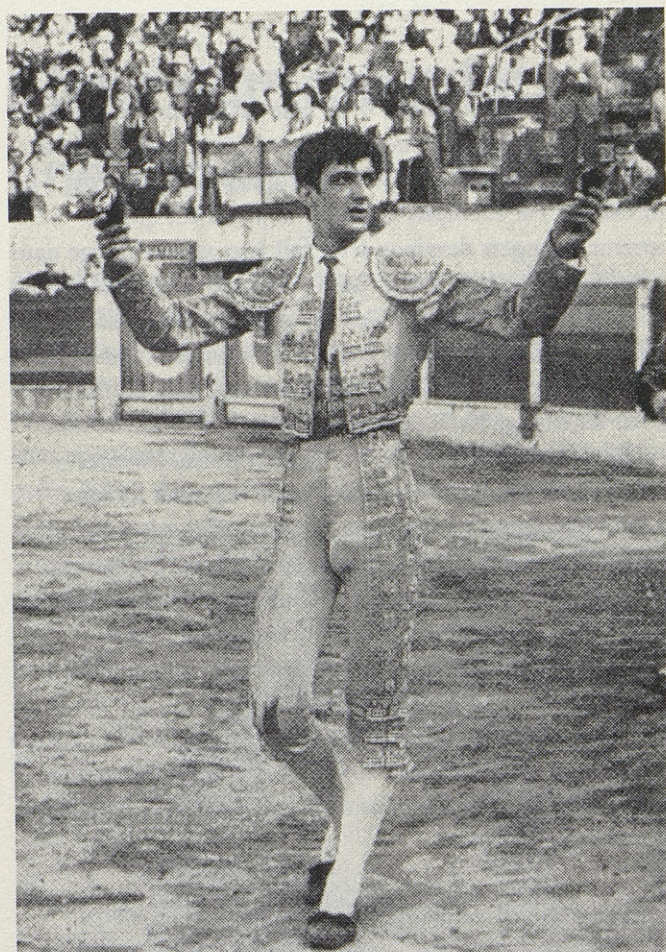
La carrière de Pierre Schull fut brève, et la fin de sa vocation doit être vue comme un des effets très indirects de la décolonisation. En 1960, l'autorité militaire l'invita, sans prendre autrement de gants, à participer au maintien de l'ordre en Algérie. À son retour du bled, on ne sait pour quoi, ça ne lui disait trop rien de continuer à combattre des taureaux. Il se maria avec une coiffeuse et chercha un nouveau métier.

Nous, on voit mal ce qui, dans ce parcours tauromachique honorable sans doute mais pas beaucoup plus que ça, a pu exciter l'admiration d'un romancier – quoi, d'un romancier ? d'un hussard pur jus des Lettres françaises. À moins qu'il n'y eût une part de prémonition, dans l'enthousiasme de Blondin, une intuition proprement bachique, quant au cours que devait prendre l'avenir de son idole. On connaît le penchant marqué que l'auteur d'*Un singe en hiver* avait pour les apéritifs, et pour les spiritueux en général. Or, il se fait que, peu après s'être retiré de l'arène, le troisième matador français en titre trouva à se placer comme représentant exclusif, pour l'Amérique du Sud, d'une célèbre marque de pastis. Et ainsi, on comprend peut-être mieux pourquoi, au plus fort d'une muflée tonitruante, Gabriel Fouquet rugissait le désir de devenir Pierre Schull, sinon rien.

> Antoine Martin

entretien

Depuis trente ans, Alain Montcouquiol a été au cœur de tous les événements qui ont marqué la tauromachie française. Il revient ici sur l'histoire et le sens de cet engagement.



Alain Montcouquiol *El Nimeño*, le 13 août 1967 à Céret, avec les deux oreilles d'un novillo, de Quintana.

Vous avez créé l'association des toreros français avec Simon Casas, à votre retour d'Espagne, en 1971. À la suite de quelle analyse ?

Notre séjour en Espagne avait été très difficile. Les autorités nous empêchaient de toréer, et nous faisaient subir toutes sortes de tracasseries et d'humiliations : on devait sans arrêt aller au commissariat de police se faire

Mouvement

prendre les empreintes digitales, remplir des demandes d'autorisation de séjour... Il ne faut pas oublier que dans les années soixante, évidemment, les lois taurines étaient aussi des lois franquistes, dont certaines parfaitement imbéciles. Par exemple, l'une d'elle prévoyait que les toreros étrangers devaient avoir fait leur apprentissage dans leur pays d'origine. Donc, on ne pouvait pas toréer des novilladas sans picador. C'est la raison pour laquelle on a tellement galéré. J'ai même dû, à un moment, toréer sous des faux noms... Mais dans le même moment, en France, pour les Espagnols, c'était exactement le contraire : non seulement tout le monde – les banderilleros, les toreros célèbres ou inconnus – pouvait venir travailler ici sans aucun problème, mais toutes les arènes françaises étaient contrôlées par le marché taurin espagnol, même lorsque apparaissaient des personnages comme Ferdinand Aymé, ou Pierre Pouly. C'est d'abord pour dénoncer cette injustice que l'on crée cette association. L'erreur qu'on a faite à ce moment-là, c'est de se dire que tous nos maux venaient du milieu taurin espagnol. On s'est rendu compte rapidement qu'en réalité, le véritable problème ne tenait pas à la nationalité des gens de taureaux, mais à leur degré d'intelligence...

Un an plus tard, en juin 1972, se déroule ce qui restera l'événement majeur de ce mouvement : la manifestation de Saint-Sever.

Les dirigeants français des arènes de Saint-Sever ne faisaient pas mystère du mépris qu'ils nous portaient. Ils racontaient un peu partout que les toreros français étaient des petits cons et que, eux vivants, pas un seul ne foulerait le sable de leur arène. Quand on a appris qu'ils avaient raconté ça à qui voulait l'entendre à la Féria de Séville, au mois d'avril, on a décidé de monter une action spectaculaire, d'intervenir pendant leur Féria suivante, en juin, de sauter en piste en grand nombre, et de se servir de cette manifestation pour expliquer notre combat, qui nous étions et ce que nous voulions. La veille, Christian et Chinito toréaient une

novillada à Béziers. On s'est donc tous retrouvés là-bas, et on est partis dans la nuit en voiture à Saint-Sever, à vingt-deux ou vingt-trois. On avait élaboré un plan très précis, pour se placer dans l'arène à des endroits différents, pour introduire les capes et les muletas sans se faire remarquer. En fait, nous étions attendus. Quelqu'un avait vendu la mèche, et nous nous en sommes rendu compte après de façon cuisante... Au milieu de la novillada, à un signal convenu, on a tous sauté dans la piste. On s'est retrouvés à une vingtaine, avec des muletas bleu blanc rouge, des capes plus ou moins improvisées. C'était très confus, mais tout le monde a toréé, chacun à son tour. Le novillero qui était en piste à ce moment-là s'appelait *El Mito*. C'est un Vénézuélien, que j'ai revu plusieurs années après dans son pays, et qui a été traumatisé par cette histoire : il a cru que c'était une manifestation xénophobe dirigée contre les Vénézuéliens!

Donc : tout le monde donne ses trois passes au taureau, et je sonne la retraite. C'est là que les choses se gâtent. Le comité d'accueil n'avait pas pu nous empêcher de sauter en piste, mais il nous attendait à la sortie. Il y avait une espèce de milice, constituée de gens des arènes, de rugbymen du coin, des types taillés comme des armoires qui ont commencé à nous rouer de coups de poing et de pied, sous les yeux de la foule. Devant ce spectacle, certains ont commencé à hurler, à prendre notre défense. Mais il y en avait d'autres qui étaient hystériques : je me souviens de Jean-Marie Bourret – à l'époque il avait quatorze ans – essayant de s'échapper en s'agrippant à la barre du premier rang des gradins : un type lui écrasait les doigts à coups de talon pour lui faire lâcher prise, pour que les malabars qui lui couraient après puissent lui casser la gueule! On s'est tous fait passer à tabac – il y a des photos où on voit mon frère par terre, tiré par les cheveux, au milieu de gars qui le bourrent de coups de pied – mais on avait réussi : on s'était montrés, et on avait distribué des tracts dans lesquels on expliquait notre action.

Dans les années qui ont suivi, fort heureusement, la tauromachie française a trouvé sa place, qui n'est plus discutée

par personne. Alors pourquoi aujourd'hui, vingt-six ans après sa naissance, reparle-t-on du mouvement des toreros français ?

Il faut bien reconnaître que le romantisme et l'angélisme qui étaient à l'époque le moteur principal de notre mouvement ont disparu. Aujourd'hui, lorsque vous parlez d'entraide, de générosité, d'acte gratuit – qui sont partie intégrante de la tauromachie –, vous avez toutes les chances de faire sourire. Parce que le monde des taureaux en France s'est entièrement professionnalisé. Parce que la tauromachie est devenue ici aussi un phénomène économique très important, et que des masses d'argent incroyables circulent. Dans ce contexte, il est donc plus que normal que les toreros soient traités décemment, c'est-à-dire qu'ils bénéficient au moins d'une couverture sociale normale. C'est pour ces raisons que j'ai encouragé ce renouveau syndical. Mais pour être tout à fait honnête, j'aurais préféré que l'accent ne soit pas mis en priorité sur l'obtention d'avantages ou d'intérêts immédiats, mais plutôt sur des questions plus générales qui concernent l'avenir de la tauromachie, comme la formation des jeunes, ou les contacts avec les autres pays taurins. Parce que nous sommes porteurs d'une certaine éthique : dans le monde des taureaux, le vrai, ce n'est pas le plus méchant qui gagne. C'est celui qui a le plus de talent, le plus de noblesse. Mais je crains que cette génération de matadors ne soit pas celle qui portera ce message au plus haut. Je pense qu'il faudra en attendre une autre...

Rencontres de l'abbaye, Alain Montcouquiol, Antoine Martin et Joël Jacobi, petit cloître 18 h.

Alain Montcouquiol, une conduite intérieure

Alain Montcouquiol est membre à vie du très sélect club des non-conducteurs de voiture. Ce n'est ni par snobisme, ni par malhabileté. Dans le film documentaire que Jacques Boyer a consacré aux toreros français, *Le Combat et l'Espérance* (1972), on le voit, clope au bec, torse bronzé, tous muscles saillants, manœuvrer avec dextérité une tractopelle jaune des services d'assainissement de la ville de



concert

21h

Nîmes. Or on ne confie pas les manettes d'un pareil caterpillar à un empoté, et on n'est pas chichiteux quand on a travaillé aux eaux usées. Non, si le grand Nimeño refuse l'idée même de conduire une auto, c'est pour des raisons autrement profondes. On pense à Curro Romero, répondant à la question : « Pourquoi ne toréiez-vous jamais de Miuras? — Des Miuras, moi? Je ne suis même jamais passé devant la finca! »

Dans les *coches de cuadrilla* qui traversent les nuits d'été, de fête en fête, tout le monde pionce plus ou moins, sauf le chauffeur. Mais dans la bagnole de son frère Christian, Alain Montcouquiol est toujours, lui aussi, resté éveillé. Pour discuter avec les uns ou les autres, au fur et à mesure de leur réveil, pour enfoncer les cassettes dans le lecteur, pour surveiller la route derrière ses grosses lunettes. Alain ne conduit pas parce qu'il a mieux à faire dans la voiture : parler, écouter, être attentif à la nuit elle-même. Quand on aime son frère, on doit savoir le regarder quand il rêve.

Cette façon d'être au milieu du monde sans cesser jamais de l'observer, ce culte de la conversation, cette attitude de passerager modèle, font la force de son livre, *Recouvre-le de lumière*. C'est le récit exempt de tout sanglot de l'apprentissage taurin d'Alain et de l'aventure irréprochable que fut la vie – et la mort – de son frère Christian.

Alain Montcouquiol prévient dès la première page : « Ce livre sans vraie chronologie, sans plan, sans but, reflète l'acceptation d'un désordre contre lequel je ne peux rien. » Ces morceaux de vie mis côte à côte forment une collection de détails que lui seul pouvait écrire. Et en taumachie un détail c'est ce qui reste quand on a tout oublié.

Voilà Montcouquiol. Il ne conduira jamais l'auto. Mais s'il n'était pas assis à l'intérieur, elle n'aurait nulle part où aller.

> Joël Jacobi, 31 juillet 1997.

***Recouvre-le de lumière*, d'Alain Montcouquiol, éditions Verdier.**

Flûte et guitare à l'abbaye



Jacques Lesburguères et Patrick Rabarivelo

L'Association des amis de l'orgue de Lagrasse organise pour nous cette année l'animation musicale du Banquet du Livre. La semaine prochaine, Jean-Hugues Guillot – qui a supervisé la restauration du magnifique orgue Puget de l'église Saint-Michel (voir *Corbières matin* n° 16) – présentera chaque soir à 19 heures l'instrument et son répertoire. Le dimanche 17, Jean-Pierre Lecaudey donnera sur cet orgue le grand concert qui clora officiellement ce troisième Banquet.

Mais dès ce soir, le flûtiste Jacques Lesburguères, médaille d'or du Conservatoire national de la Région de Montpellier, et le guitariste Patrick Rabarivelo, médaille d'or de l'École nationale de musique de Perpignan, nous donnent rendez-vous dans le petit cloître de l'abbaye pour un premier concert. Au programme, varié et original, Celso Machado, Heitor Villa-Lobos, Maximo Diego-Pujol, Mario Castelnuovo-Tedesco, et Astor Piazzolla.

Duo flûte et guitare, Jacques Lesburguères et Patrick Rabarivelo.

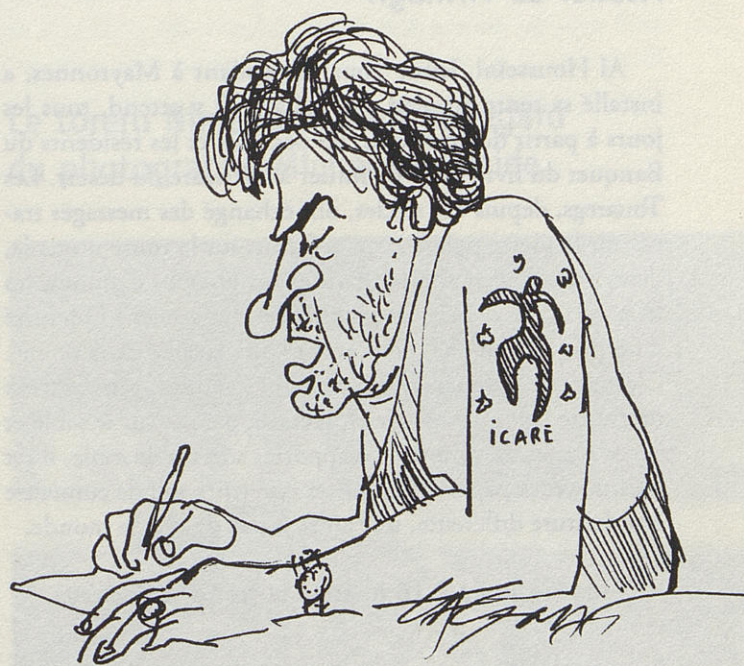
À 21 h, au petit cloître de l'abbaye. Entrée 50 Fr.

Les dessinateurs du Banquet s'exposent



Les dessins originaux de Jean-Louis Tripp et Jean-Pierre Cagnat sont exposés à l'abbaye.

Depuis le premier Banquet du Livre, en 1995, Jean-Louis Tripp illustre les textes littéraires publiés dans *Corbières matin*. Après avoir été un dessinateur de bande dessinée remarqué (*Zoulou blues* et *African Bazar*, ses deux derniers albums, ont été salués par de nombreux prix à Angoulême et ailleurs), Jean-Louis Tripp s'est orienté depuis dix ans vers la peinture et la sculpture. Familier du village de Lagrasse, qu'il fréquente depuis de nombreuses années, il a choisi l'encre et le lavis pour saisir, en noir et blanc, les lumières et les reliefs des Corbières. Ce sont les originaux de



ces dessins qui sont présentés au cours de cette exposition. Au mois de juin 1996, Jean-Pierre Cagnat a arpenté, le nez en l'air, les rues et les places de Lagrasse. Il en a ramené un livre qui, mine de rien, en dit long sur le village. *Un voyage à Lagrasse*, dont cette exposition présente les planches originales, a été publié lors du dernier Banquet. Depuis, le dessinateur du *Monde* et de *L'Événement du Jeudi* suit pour *Corbières matin*, au jour le jour, l'actualité des rencontres et des colloques.

L'exposition est ouverte tous les jours de 14 heures à 19 heures. Tous les dessins originaux présentés ici sont en vente.

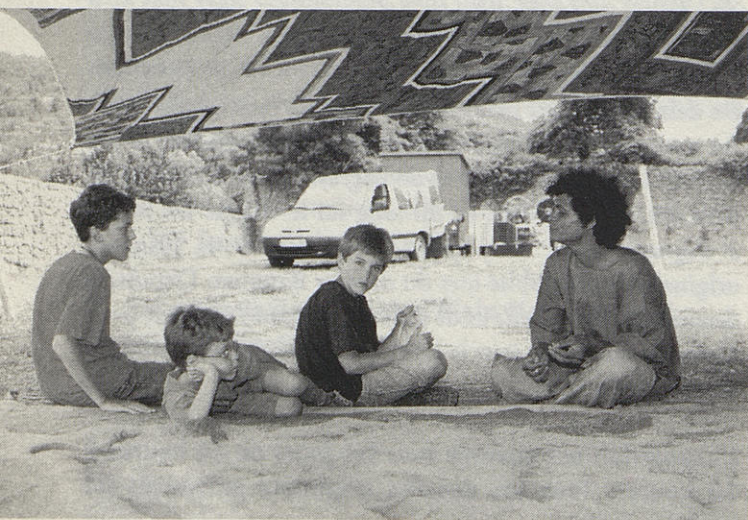
petits formats

Écrits sur le sable

Atelier de Tifinagh

Al Housseïni, jeune Touareg résidant à Mayronnes, a installé sa tente au pied de l'abbaye. Il y attend, tous les jours à partir de 16 heures, les passants et les résidents du Banquet du livre pour les initier à l'écriture du désert. Les Touaregs, depuis des siècles, ont échangé des messages tracés sur la pierre puis le papier. Rébus sur la route nomade, demandes d'entraide, salutations ou poèmes d'amour, les tifinaghs sont des signes graphiques qui scellent l'identité d'un peuple tout en l'ouvrant sur l'universalité de la poésie. C'est ce que l'atelier d'Al Housseïni voudrait transmettre : une autre façon de mettre en scène la parole, sur le sable et sur le papier. Il est inutile d'apporter son tas de sable, il est fourni avec le papier. N'apportez que votre soif de connaître une écriture différente, une autre façon de dire le monde.

Tous les jours à 16 h, sous la tente, à l'abbaye.



Corbières Matin sur Internet

Un grand quotidien international

A les voir arriver, leurs machines sous le bras, gare de Lézignan, on ne se douterait de rien. Francisco Cabrita et Alexandre Ganea, internautes, c'est-à-dire à priori des bricoleurs jeunes et acharnés avec un réseau téléphonique et un ordinateur. Beaucoup plus en fait. *Corbières Matin* sur Internet, ça ne bouleversera certainement pas la vie du troisième Banquet. Mais si on mesure la grandeur des journaux à leur diffusion, il n'y a plus de petits journaux. Exemple : l'année dernière à Atlanta, USA, à un carrefour de la gigantesque salle de presse, un stand était installé, Press Point, avec l'appui technologique de Rank Xerox. Press Point avait proposé à un certain nombre de journaux – européens, asiatiques et sud américains – de transmettre leur édition quotidienne par le réseau téléphonique afin d'être tirés sur place. Chaque matin, donc, on pouvait trouver au stand l'édition toute fraîche de ces quotidiens. Aucun journal étranger n'est un grand journal à l'échelle américaine. Mais *Libération* par Press Point, était le seul quotidien du jour en langue française quand tous les autres dataient de l'avant veille ou plus. *Libération* chaque matin à Atlanta prenait une autre dimension. *Corbières Matin* sur Internet, c'est un peu la même chose : on peut le trouver maintenant à Douai, à Madrid ou à New York, le lire sur écran ou le sortir sur imprimante avant de s'installer à une terrasse. Tout ça pour dire qu'hébergé sur le site internet de la région Languedoc-Roussillon, le journal que vous avez entre les mains est non seulement le plus petit quotidien français, mais qu'il est aussi un grand quotidien international.

Il suffit de taper <http://www.chrono.fr/banquetdulivre>
> Ph.R.

exposition

Les yeux

Le torero Nimeño II dans le regard
du photographe Michel Dieuzaide

Le photographe Michel Dieuzaide a accroché dans la librairie du Banquet quelques tirages empruntés à ses souvenirs. Une série, consacrée à Nimeño II, dans les centaines de clichés qu'il prit de lui entre 1976 et 1988. Quand un photographe a un point de vue – ça n'arrive pas toujours – quelque chose s'impose, simplement, dès les premières images. Les deux premières photos que Michel Dieuzaide a choisi de montrer sont évidentes : regardez le regard. Toulouse, octobre 1976, novillada. Ce regard profond, déjà ailleurs, parfaitement absent à lui-même. C'est Christian Montcouquiol. Que peut-il regarder, hors du cadre, d'autre que le taureau ? Et au fond, a-t-il déjà regardé autre chose ? Toulouse, juin 1976, novillada : Jean-Marie Bourret, veilleur, dans son dos, une casquette à carreau de maletilla vissée sur la tête. Christian est devant lui. Regardez les regards, ils pointent dans la même direction, mais ils ne voient pas la même chose. Jean-Marie fronce les sourcils. C'est un professionnel de l'arène qui observe, très concentré, un taureau qui sort. Il regarde comment il court, la façon dont il porte la tête, ces minuscules détails que le commun des gradins ignore, et qui renseignent les toreros. Et Christian lui, où est-il, sinon devant ce taureau qui est sorti pour un autre ? Devant lui, à composer – lentement, très lentement – cette tauromachie pure, limpide, après laquelle il a couru – tête baissée, bras relâché – pendant toute sa vie. Regardez le regard. C'est lui qui dit l'homme, et le torero.

> J.-M.M.

**Michel Dieuzaide, avec Nimeño II – 1976-1988 –
à la librairie de l'abbaye.**



cinéma aux étoiles

21h 30

La Bande des Quatre

de Jacques Rivette

Jacques Rivette commence sa carrière de critique aux *Cahiers du Cinéma* en 1953. Il y restera jusqu'en 1965 et y servira, aux côtés de Rohmer, Truffaut et Godard, la « politique des auteurs ». Après l'assistanat auprès de Renoir et de Becker, il passe à la réalisation en 1958, mais ce n'est qu'après trois ans d'un tournage souvent interrompu, produit avec les amis grâce aux « chutes » des pellicules de Godard et de Chabrol, que sort son premier long métrage : *Paris nous appartient*. Ceux qui ont pu voir ce film n'oublieront pas cette vision poétique et angoissée du monde, éclairée par le visage lumineux de Gianni Esposito. Dès lors Rivette, chef de file de la Nouvelle Vague, va construire une œuvre singulière, marquante, peu diffusée, trop peu vue. On y retrouve des thèmes récurrents : le complot, fiction métaphorique qui s'oppose au réel politique du hors-cinéma, la répétition théâtrale qui permet au film d'alterner improvisations et séquences dirigées, la dérive urbaine (dans Paris essentiellement) des personnages qui les plonge dans un univers ludique, poétisé, le jardin qui recèle les secrets de l'enfance, la magie et les sociétés secrètes qui peuvent organiser la vie des gens, et croiser leurs chemins...

De la première partie de cette œuvre on retient surtout *L'Amour fou* (1967), *Out one : spectre* (1974), *Céline et Julie vont en bateau* (1974), *Merry go round* (1978), *Le Pont du Nord* (1980), *L'Amour par terre* (1984), autant de films originaux par leur facture, leur expression dramatique, leur fragilité, leur durée (qui excède souvent quatre heures et en fait des ouvrages difficilement diffusables dans le contexte actuel). Une grande part d'improvisation contrôlée caractérise ces films, où les acteurs inventent au fur et à mesure leurs personnages. Rivette sut s'entourer d'une équipe d'acteurs et surtout d'actrices étonnamment libres : Jean-Pierre Kalfon, Jean-Pierre Léaud, Michel Lonsdale, Dominique Labourier, Marie-France Pisier et bien sûr Bulle Ogier et Juliet Berto. Dans le temps même où il s'emploie à se libérer des contraintes du scénario, Rivette tourne des adaptations de romans : ainsi réalise-t-il *La Religieuse*, d'après Diderot, (qui fut censuré en 1966, par Malraux lui-même), puis *Hurlevent*, d'après Brontë, en 1985, et *Le Chef d'œuvre inconnu* de Balzac, sous le titre *La Belle Noiseuse* (en 1991).

C'est avec cette dernière adaptation, sur le thème de la création artistique, et grâce à des acteurs plus connus tels que Michel Piccoli et Jane Birkin, que Jacques Rivette connaît son seul succès. Ce qui lui permet de monter plus aisément la production de *Jeanne d'Arc* un an plus tard. Cette fresque historique de cinq heures donne un portrait « laïque » et charnel d'une énigme, d'un miracle historique. À l'instar de Bresson et plus encore de Rossellini auquel il voue une admiration sans bornes, Rivette s'y révèle admirable dans la rigueur scénarique, dans l'usage du cadre et de l'espace. Le film déroute par son matérialisme, et par l'insistance des questions métaphysiques qu'il ne manque pas de poser, mais c'est sa durée qui faist peur aux directeurs de salles et le conduit à l'échec commercial. Il reste une œuvre qui fait date et le visage évident de Sandrine Bonnaire en Jeanne.

En 1995, Jacques Rivette réalise son dernier film à ce jour : *Haut, bas, fragile*, qui renoue avec la démarche des premières œuvres mais déconcerte par la légèreté de ton. Ici, comme dans *La Bande des quatre* (1989), Rivette va mettre en scène de jeunes comédiennes françaises telles que Laurence Cote, Nathalie Richard, Marianne Denicourt, qu'on retrouve dans les films de Doillon, Assayas, Kané ou Bonitzer et surtout Desplechin, l'un des jeunes cinéastes chez qui l'influence de Rivette, bien grande, se fait le plus sentir.

> Christian Thorel

La Bande des Quatre, 1989, de Jacques Rivette avec Bulle Ogier, Laurence Cote, Nathalie Richard, Benoît Régent.

À propos du film :

« Avec *La Bande des Quatre* (1989), l'auteur livre l'aboutissement de plus de trente ans de travail autour du théâtre et face à la menace diffuse du complot. Œuvres circulaires construites sous la fausse apparence d'itinéraires improvisés, les films de Rivette ne connaissent qu'une réalité, celle du tournage où la fiction prend corps, et qu'un seul ordre, celui du montage qui fige dans une certaine continuité drama-

tique des séquences – voire des plans – qui auraient pu donner bien d'autres pistes de lecture. Regarder un film de Rivette, c'est donc saisir le cinéma au travail, création multiforme qui se donne à voir, non dans le déroulement anecdotique de sa simple fabrication, mais dans sa conception même : portrait de l'auteur en démiurge, quelque part du côté d'un Méliès ou d'un Feuillade qui aurait assimilé les leçons de la modernité. Mais le public qui fait un succès de coterie de chaque nouveau film de Rohmer n'a jamais vrai-

ment accroché à l'œuvre de Rivette. En fait, la structure ludique dont il dote son *work in progress*, sur lequel il s'interdit toujours de passer le vernis du définitif, n'est que l'élégance du créateur s'effaçant devant son œuvre qu'il livre à la discrétion d'un spectateur invité à une participation détendue, à une connivence conviviale dont certaines figures le renvoient à la partie la plus secrète de lui-même. »

Extrait de René Prédal, *Cinquante ans de cinéma français*, éditions du Cerf.

cycle vidéo

11h

15h

17h

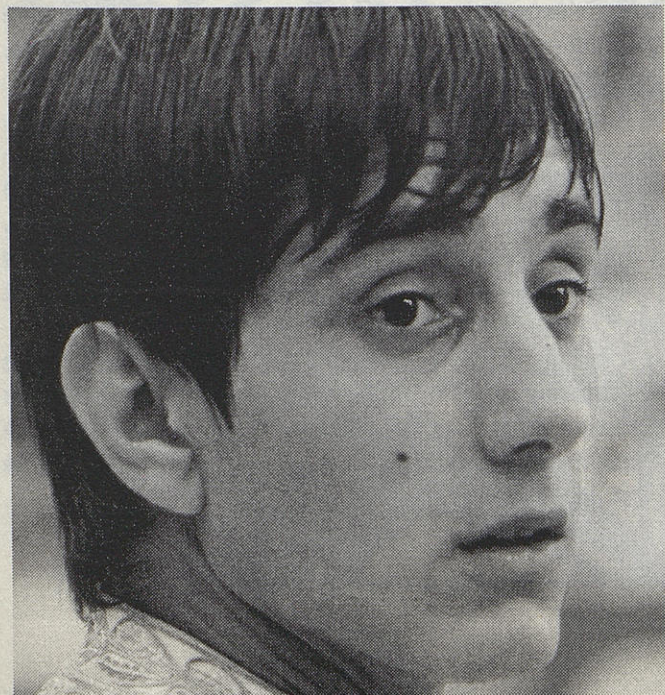
Christian le Nîmois

de Joël Jacobi

Ça commence comme *Les Mistons*, de François Truffaut. On voit deux gosses qui marchent le long du quai des jardins de la Fontaine, à Nîmes, avec l'air décidé de ceux qui font comme s'ils n'avaient pas vu la caméra. Nous sommes au printemps de 1968, Christian Montcouquiol et Lucien

Orlewski ont quatorze ans. D'autres ailleurs s'éveillent à la politique et à la révolte. Eux suivent leur chimère : chaque matin, derrière les boulevards, ils montent dans la garrigue pour s'entraîner. Pendant des heures, l'un fait le taureau devant la cape de l'autre, puis ils changent. Ils ont l'air sérieux, ils ont l'air de savoir ce qu'ils font. L'un comme l'autre – Nimeño II et Chinito – réalisera son rêve : devenir matador de taureaux. L'un comme l'autre en paiera le prix ; ce ne sera pas le même.

Le film de Joël Jacobi, réalisé comme un hommage, un mois après le suicide de Christian Montcouquiol, ressemble à ces après-midi où l'on classe des photos, quand il faut bien vider les tiroirs de l'absent. On revoit Nimeño à Caissargues pour sa première capéa, à Madrid pour un triomphe, à Nîmes, Vic ou Béziers. On le voit et on l'entend, à l'entraînement, tenter d'expliquer sa tauromachie idéale, celle qui ralentit le taureau à l'extrême, celle où la domination se transforme en ballet presque immobile. C'est un petit film de rien du tout. Treize minutes justes et belles. La distance exacte pour un hommage bouleversant.



brèves

La librairie est ouverte

L'Eau, de Guislain de Marsily aux éditions Flammarion, dans la collection « Domino », c'est le premier livre vendu à la librairie qui a ouvert ses portes hier à 14 heures. Une petite fille l'a acheté pour l'offrir à sa maman. La même s'est offert *L'Oiseau philosophie*, avec des dessins de Duhème sur des textes de Deleuze, dans une collection pour enfants du Seuil. Le troisième livre vendu est publié au Cerf, *Les Gnostiques* par Évariste Le Pontique. Un peu plus tard, il y eut aussi *Le Che* par Pierre Kalfon, au Seuil. Ensuite, avec l'affluence, le fil se perd un peu.

De cet échantillon, on ne saurait rien conclure ni augurer. On sait simplement que la petite fille s'appelle Lola, qu'elle va suivre l'atelier de philosophie pour enfants, car elle l'a dit à la libraire. On devine aussi qu'elle a envie de faire plaisir à sa maman, bien que la petite fille n'ait rien précisé sur le sujet.

> Ph.R.

Les rencontres de l'abbaye : toreros !

À l'heure où nous mettons sous presse, il est impossible de dire si la corrida ressortit du crime ou de la vertu. La rencontre de l'abbaye hier soir n'a pas permis de trancher. Pour être juste, il faut dire que la lecture qui l'avait précédée avait donné une réponse. Une bulle papale de 1575 nous a appris, par la voix de Marc Betton, qu'effectivement la corrida dépendait, avec les jeux voisins, du genre crime, mais qu'à la demande expresse et respectueuse du roi d'Espagne la corrida elle-même faisait exception et qu'en s'exposant aux toros, on risquait seulement la mort, sans excommunication ni anathème. La corrida est donc un crime autorisé. On objectera que c'est par le pape, mais qui d'autre en la matière peut autoriser ?

En historien, Bartolomé Bennassar, indiqua la même direction. Si les toreros ont inventé des règles à la corrida, c'est que nul n'est à l'abri de la cruauté barbare, affirma-t-il. Car la tradition du toro est en Espagne une tradition de la cruauté, la corrida est la mise en forme civilisée d'un jeu qui ne l'était pas.

Comment s'arrange-t-on avec le crime ? Jusqu'à Juan Belmonte, on s'en tirait par la bravoure, c'est-à-dire en courant avec plus ou moins de dignité devant le toro. Antoine Martin nous indiqua que Belmonte avait décidé de ne pas bouger. Le toro viendrait à lui. Plus de faux semblant. Belmonte, c'est le crime assumé.

François Zumbiehl alla plus loin avec Manolete. Celui-ci aurait été le Descartes de la tauromachie : tout flottait, il voulait un sol. Est-ce par l'ordre des raisons que Manolete devint un maître de l'estocade, autrement dit, un grand tueur ?

El Cordobés fut, lui, en opposition avec ses prédécesseurs qui s'abattaient de leur corps, un homme dans l'arène. Un corps en manque, dit Jacques Durand. On s'approche de notre époque : s'il a tué, c'est qu'il avait faim.

À vrai dire, ce n'est pas de crime qu'il fut question hier soir, mais d'une passion violente. On sait que malheureusement, les passions ne se partagent pas.

> Philippe Rochette



Charles Cros

Un soldat d'avant-garde



Photographie de Nadar

par Daniel Grojnowski

Est-on en droit de parler du « génie » d'une époque, d'un lieu ou d'un milieu, qu'élisent les circonstances? D'*Asphyxiante culture* de Jean Dubuffet (« Libertés nouvelles », J.-J. Pauvert) à *L'Archéologie du savoir* de Michel Foucault (Gallimard), la prolifération d'ouvrages stimulateurs d'énergies fait irradier, aujourd'hui encore, le millésime des années soixante-huit. C'est également d'un bouillon de culture que témoignent les multiples activités de Charles Cros entre 1870 et 1880.

Pour présenter aux jeunes lecteurs des *Hydropathes* (n° 5 du 20 mars 1879) cet aîné considérable – né en 1842, il est alors âgé de trente-sept ans, ses compagnons ont pour la plupart de vingt-cinq à trente ans – un collaborateur, attaché à caricaturer et à versifier les mérites des héros du jour, présente l'inventeur comme un homme-orchestre qui tire parti des sciences et des techniques nouvelles tout autant que de la poésie ou du monologue. À moins que ce soient ses pouvoirs de poète qui douent Charles Cros de la faculté d'inventer tour à tour des « moyens de communication avec les planètes », une « théorie mécanique de la perception, de la pensée et de la réaction » et une « machine à changer le caractère des femmes » :

*Ils s'appelaient tous Cros. Sur le parchemin veuf
Les tons de l'arc-en-ciel, un beau jour, s'irisaient.
L'air ouvrait ses chemins. Par leurs efforts de bœuf
Sur le verre les mots se phonographisaient.*

*Par eux, buveurs de bière et fumeurs de cigares,
Coquelin faisait rire en monologuisant,
Le Coffret de santal rayonnait, séduisant.*

Cabriol (Georges Lorin)

Plus qu'un touche-à-tout de génie, Charles Cros est celui qui ne peut s'empêcher d'interroger, d'innover, d'explorer, de *découvrir* en tous les territoires qu'il arpente : le phonographe (dit paléophone) ou la photographie des couleurs, comme on sait, mais encore une poésie tour à tour sentimentale et facétieuse, des poèmes en prose (une section de son premier recueil s'intitule « Grains de sel », une autre « Fantaisies en prose »), des saynètes de cabaret ou des récits absurdes (il a écrit avec Émile Goudeau des *Contes sens dessus dessous*). Si la poésie et la science relèvent de savoirs différents, elles mettent en œuvre un même esprit de subversion qui défie les frontières par lesquelles les spécialistes tendent à protéger leurs domaines. C'est ainsi que Charles Cros rédige des pages sur la fabrication du diamant comme il le ferait d'un écrit poétique (« toutes ces gemmes sont, comme l'or, comme l'argent, du bonheur condensé, des talismans sans limites ») ou qu'il revient à un *humoriste*, son ami Alphonse Allais, d'avoir fait connaître au public les considérations de Cros « sur la pile psychologique sans métaux à deux liquides », qui apporte la preuve de l'identité absolue existant « entre les courants électriques et les phénomènes nerveux » (voir sur ce sujet le fascicule que F. Caradec a fait paraître en 1987 aux éditions du Fourneau).

Le principe du brassage qui préside à ces innovations concerne à la fois les disciplines, les modes d'expression, les genres ou les tons. Il s'agit bel et bien d'un phénomène d'époque, qui faisait dire à Laforgue (lui-même acquis aux valeurs des « fantaisistes » du temps) que désormais tout se brouille, « les cartes, les dictionnaires, les sexes ». De son côté, Charles Cros saccage avec un bel entrain des catégories que les Académies, les Belles Lettres ou les Beaux-Arts pouvaient croire établies une fois pour toutes. L'éclat de ces hybridations culturelles résulte du mélange effectif auquel sont initiés les jeunes gens qui se rencontrent dans des soirées amicales, dans les cafés, ou dans les cabarets de la rive gauche puis de la rive droite. Bohèmes, amateurs, écrivains et artistes, souvent venus de province, quelque peu « exilés » dans la capitale, y reconstituent une convivialité semblable à celle qu'ils ont connue dans leurs cités d'origine. De même que Charles Cros est natif de Fabrezan, Émile Goudeau l'est de Narbonne, Alphonse Allais de Honfleur ou Mac Nab de Vierzon. Dans ces cénacles se fomentent un esprit nouveau, propice à la formation de ce que l'on appelait déjà – non sans clin d'œil ironique – « des soldats d'avant-garde » (le terme est utilisé par Charles Cros dans l'un de ses brillants exercices de style).

Les soirées qu'organisait Nina de Villard – complice et femme aimée à qui est dédié *Le Coffret de santal* – ont fourni un modèle de ces brassages culturels où se fécondent les esprits. Dans le portrait qu'il consacre à Charles Cros (« Les Hommes d'aujourd'hui », 1893), Verlaine évoque avec nostalgie ceux qui participaient à « ces médianoches [...] féériques, voire un peu diaboliques » : outre les frères Cros et lui-même, Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, parmi tant d'autres.

Par-delà les légendes et leurs inévitables enjolivements, je ne connais pas, pour ma part, de plus remar-

Charles Cros

Un soldat d'avant-garde

quable témoignage de l'effervescence d'un milieu et d'un temps que les trois numéros de *La Revue du Monde Nouveau*, fondée par Charles Cros en 1874. Alors que la troisième page de couverture annonce le recueil poétique (*Les Chansons perpétuelles*) et l'ouvrage scientifique qu'il prépare (*Mécanique cérébrale*, première partie : « la Perception »), les différentes rubriques rassemblent en gerbes des poèmes de Leconte de Lille, Banville, Germain Nouveau ou Charles Cros ; des poèmes en prose dont « Le démon de l'analogie » de Mallarmé ; des nouvelles de Daudet, de Zola (*Villégiature*), de Villiers de l'Isle-Adam (*Le convive inconnu*, repris dans *Contes cruels*) ; une gravure d'après Manet, illustrant un sonnet que Charles Cros dédie à Nina de Villard. Mais encore et toujours, de l'infatigable instigateur de toutes aventures : « L'alchimie moderne » (sur la fabrication des pierres précieuses) ; « La Science de l'amour » ou « L'Église des Totalistes » (qui paraît sans signature dans la section « bibliographie »). De quoi inspirer un éditeur que tenterait un reprint à un très petit nombre, en mémoire de celui qui ne fut pas seulement l'auteur (par ailleurs bien inspiré) du « Hareng saur¹ » !

Conte rythmé pour les petits enfants

(Très lentement, surtout pour les refrains triplés ; gestes descriptifs.)

*Il était un grand mur blanc, nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle, haute, haute, haute,
Et par terre un hareng saur, sec, sec, sec,
Et une fine ficelle, longue, longue, longue,
Avec un grand clou de fer, pointu, pointu, pointu,
Et puis enfin un marteau lourd, lourd, lourd.*

(Une pause.)

*Il vient, et prend dans ses mains sales, sales, sales,
Clou, hareng, marteau, ficelle, — tout, tout, tout.
Alors il monte à l'échelle haute, haute, haute,
Il soulève le marteau lourd, lourd, lourd,
Et plante le clou de fer : toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur blanc, nu, nu, nu,
Y attache la ficelle longue, longue, longue,
Et, au bout, le hareng saur, sec, sec, sec.*

(Une demi-pause.)

*Il redescend de l'échelle haute, haute, haute,
L'emporte avec le marteau lourd, lourd, lourd,
Et puis il s'en va ailleurs, loin, loin, loin.*

Personne ne l'a plus vu, personne, personne, personne.

(Une demi-pause.)

Encore plus lent et en baissant la voix.)

*Et depuis, le hareng saur, sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle, longue, longue, longue,
Très lentement se balance (geste) toujours, toujours, toujours.*

(Une pause.)

*J'ai composé cette histoire, simple, simple, simple,
Pour amuser les enfants petits, petits, petits.*

(Indiquer avec la main la taille décroissante des enfants.)

1. La première version du « Hareng saur » (*Le Coffret de santal*) que nous citons a paru dans *La Renaissance littéraire et artistique* du 25 mai 1872 sous le titre *Conte rythmé [sic] pour les petits enfants*.

Le brigand bien-aimé



« Lui, au moins, il n'a tué personne ! Au fond, on l'a poursuivi mais il n'a rien fait de grave ! » Si vous évoquez *l'Antougnou* devant des habitants de Cavanac, la localité dont le brigand ainsi surnommé était originaire, c'est là ce qu'à coup sûr on finira par vous rétorquer. Le souvenir de ce personnage, disparu depuis un siècle et demi, n'a jamais été aussi vivant dans la mémoire des habitants actuels du « vieux village ». Et pourtant, s'il n'était aussi présent dans les récits transmis de génération en génération, que nous resterait-il de son histoire ? Les archives judiciaires retraceraient pour l'historien le piètre destin d'un homme, un petit propriétaire, confronté aux malheurs d'une terne existence. Des parents querelleurs qui se déchirent puis se séparent, une mère à l'esprit dérangé, internée sur ordre de l'autorité municipale, s'installant avec son fils devenu adulte dans une sourde violence. Pierre Sourgnès, c'est son nom, échappe un temps à l'étouffante atmosphère familiale : on le retrouve conscrit à Ferrals-des-Corbières. Deux ans plus tard, roulier à Béziers, il est condamné à deux ans d'emprisonnement pour coups et blessures, après qu'un procès-verbal a été dressé contre lui, par le maire de son village natal, pour mauvais traitements envers sa mère. Une fois sa peine purgée, à Nîmes, en 1831, il retourne dans son pays qu'il ne

par Dominique Blanc

quittera plus jamais. Commence alors pour lui, non pas l'existence paisible d'un petit propriétaire, mais la vie errante d'un solitaire. « Chez lui », ce n'est pas dans la maison où s'est perpétuée la suite des générations qui avec lui s'éteignent, « chez lui » c'est dans les vignes qui entourent le village, dans les collines de la Malepère, autour de Carcassonne, dans les premiers contreforts des Corbières, vers Mas des Cours, où il établit sa résidence nocturne, de garrigue en garrigue. Abandonnant parfois les hauteurs, il hante le village et les campagnes alentour, déroband un peu de linge et de la nourriture. En 1840, son destin se précipite. Sa mère est retrouvée morte. Les rumeurs vont bon train. L'Antougnou descend de ses collines pour frapper qui l'accuse. Condamné à des peines de prison, celui dont la réputation de sauvage solitaire ne cesse de grandir échappe par deux fois à la Justice, d'une manière rocambolesque rapportée en détail par les journaux. Il épouse alors son rôle de bandit. Armé jusqu'aux dents, il menace de mort qui lui déplaît. Il lui arrive même de tirer. Pour ces seuls faits, et non pour la mort de sa mère dont il est absous, il est condamné par contumace à la peine de mort, à l'exécution par effigie, à la séquestration de ses biens. Le 24 octobre 1841, Pierre Sourgnès, dit l'Antougnou, est tué au creux d'un chemin par un tailleur et son frère. Un mois plus tôt, il leur avait dérobé une montre.

Prenant le relais de la Justice, la presse s'acharne sur le délinquant : « [le pays tremblait] au nom d'un seul homme, comme on tremble quand on est exposé à devenir la victime d'un fléau dévastateur. On ne demandait qu'avec crainte des nouvelles de l'homme de Cavanac, et, dans ce village surtout, on ne s'entretenait qu'à voix basse, dans le secret des familles, de Pierre Sourgnès, l'effroi du pays. ». Les deux tailleurs n'ont pas délivré la contrée d'un homme mais d'une bête sauvage : « Le cadavre de Sourgnès était effrayant à voir, ses membres étaient dans la même position... Une de ses jambes était pliée en deux ; dans l'attitude où il était, il semblait vouloir lutter

encore. Son crâne était entrouvert, ses lèvres contractées, ses dents serrées, les yeux hors de leurs orbites ; c'était le cadavre d'un monstre dont le pays est délivré par deux hommes courageux. »

La tradition locale prendra l'exact contre-pied de ce tableau sanglant. On raconte, encore aujourd'hui, la mort de Pierre Sourgnès comme un crime commis sur la personne d'un brigand familial, homme fort paisiblement endormi au pied d'un figuier à l'heure méridienne. Ses excès étaient ceux de la jeunesse du pays et les vols de nourriture un maraudage rituel. Seule la rigueur aveugle de l'autorité de l'époque a précipité un destin individuel dans le drame. Le hors-la-loi était bien intégré dans sa communauté. À en croire ses actuels compatriotes, ses soi-disant rapines n'étaient que des invitations un peu forcées : « Vous savez, même s'il s'invitait à dîner... Eh bien ! Les gens autrefois s'invitaient à dîner ! Mon grand-père le faisait quand il arrivait quelqu'un. Il était sorti de Villefloure et quand un de Villefloure venait habiter à Cavanac, le premier repas il le faisait chez mon grand-père. C'est pas extraordinaire. On dit même qu'un invité en amène un autre. Alors pourquoi pas lui qui avait faim, qui avait rôdé... » L'affaire est entendue. Le terrible bandit n'est qu'un brigand un peu fruste, victime de l'injustice de la Justice et qui n'a jamais terrorisé que ceux qui se sont acharnés contre lui.

Mais, si l'insaisissable personnage a pu être ainsi reconnu comme un des leurs par les siens, il a fallu un événement, où du moins un point d'accroche pour que le bandit ne sombre pas à tout jamais dans l'oubli où sont précipités les simples malfaiteurs : dans les documents d'époque, rien ne laissait soupçonner une sympathie particulière pour « le triste héros ». Ce point d'accroche, c'est d'abord une image, un portrait lithographié. Gamelin, le fils du célèbre peintre, a immortalisé par son dessin les traits et, surtout, l'attitude de l'Antougnou, en bandit-chasseur débonnaire. La légende porte : « Le 26 septembre 1841, Sourgnès de Cavanac, s'arrêta



un couple d'heures à la métairie dite Presbourg, près de St Hilaire. Mr Gamelin ayant été ce jour-là rendre visite au propriétaire de cette campagne, profita de cette circonstance pour saisir les traits et le costume du dit Sourgnès ». Voilà le monstre cruel, évoqué par la presse locale, transformé par l'image en gentilhomme déclassé en visite durant « un couple d'heures » chez un propriétaire. Largement diffusé juste après la mort de son modèle, un tel portrait, du seul fait de son existence, rend légitime une sympathie pour celui qu'il érige en héros fréquentable.

Après l'image, c'est un écrit qui est venu accentuer la métamorphose de la mémoire. À la fin du siècle dernier, cinquante ans après les faits, un habitant du village exilé à l'étranger a fait sienne l'aventure de l'Antougnou. À travers le « roman vrai » du brigand sur fonds d'« étude de mœurs villageoises », il a tissé la trame de son propre destin de victime de la pression sociale au creux de cette autre vie tragique, en s'en faisant l'historien. Ce n'est pas tant le contenu du roman qui importe – il restera manuscrit et longtemps enfoui dans un tiroir – mais le fait qu'il existe un livre, *le livre* qui raconte cette histoire et par là justifie le fait que les personnages s'y trouvant évoqués puissent entrer dans l'Histoire.

Un petit village comme Cavanac n'a pas connu d'événement remarquable. Rien, tout au moins, qui mérite de faire

date. Dès lors, le seul qui autorise à inscrire ce lieu dans le temps historique, c'est le personnage du bandit, immortalisé par l'image et par le Livre. Ils sont la référence dernière, celle qui permet, quand on évoque quoi que ce soit du destin de ce lieu, de légitimer cette évocation d'un « *c'est écrit dans le livre* » nécessaire et suffisant. On peut ainsi dire l'histoire des familles actuelles en la rapportant à ce récit fondateur. On peut dire le terroir agricole qui s'étiole en peau de chagrin en retraçant les parcours supposés du brigand, et noter à chaque pas le nom des derniers propriétaires. On peut surtout affirmer que l'on existe encore quand les résidences secondaires et les lotissements urbains enserrent l'ultime carré des « vieux habitants ». Ces derniers font encore le geste essentiel, celui qui signe l'autochtonie et signale la légitimité de la transmission d'un héritage : pour leurs petits-enfants, le soir à la veillée, ils recopient *le livre*, celui qui raconte l'histoire du brigand.

Pour en savoir plus : Dominique Blanc, Daniel Fabre, *Le Brigand de Cavanac. Le fait divers, le roman, l'Histoire*, Lagrasse, Verdier, 1982.

chapitre II

L'énigme des morts sans corps

« Le chat sautait de pierre en pierre comme un cabri miniature sur les pentes montagneuses de la vigne abandonnée, sans doute à la poursuite de quelque bestiole rampante que Philomena ne voyait pas. Le chat ne voyait pas non plus Philomena, immobile dans l'ombre mouchetée de l'olivier. Elle tentait, d'ailleurs, à travers cette immobilité soutenue, de triompher en quelque sorte de l'œil impitoyable du félin. Simple question de volonté.

Le chat s'éloigna, par bonds successifs, Philomena le perdit de vue, mais ne relâcha pas pour autant l'effort qui faisait d'elle une pierre parmi d'autres. Seuls ses cheveux volaient au vent chaud qui asséchait la garrigue. Des cheveux noirs, épais, crépus, hérités de ses lointains ancêtres sarrasins, princes conquérants puis violeurs indésirables, chassés, répudiés, refoulés vers le sud. Philomena se sentait plus proche d'eux que des paysans qui peuplaient le village à présent, le faisant vivre uniquement grâce à l'énergie d'une minorité et l'argent des touristes.

Un touriste.

C'était justement ce qu'elle guettait de sa tour d'ivoire camouflée tout en haut des vignes à l'abandon. Un touriste qui viendrait ou ne viendrait pas à un rendez-vous fixé dans l'enceinte de l'abbaye.

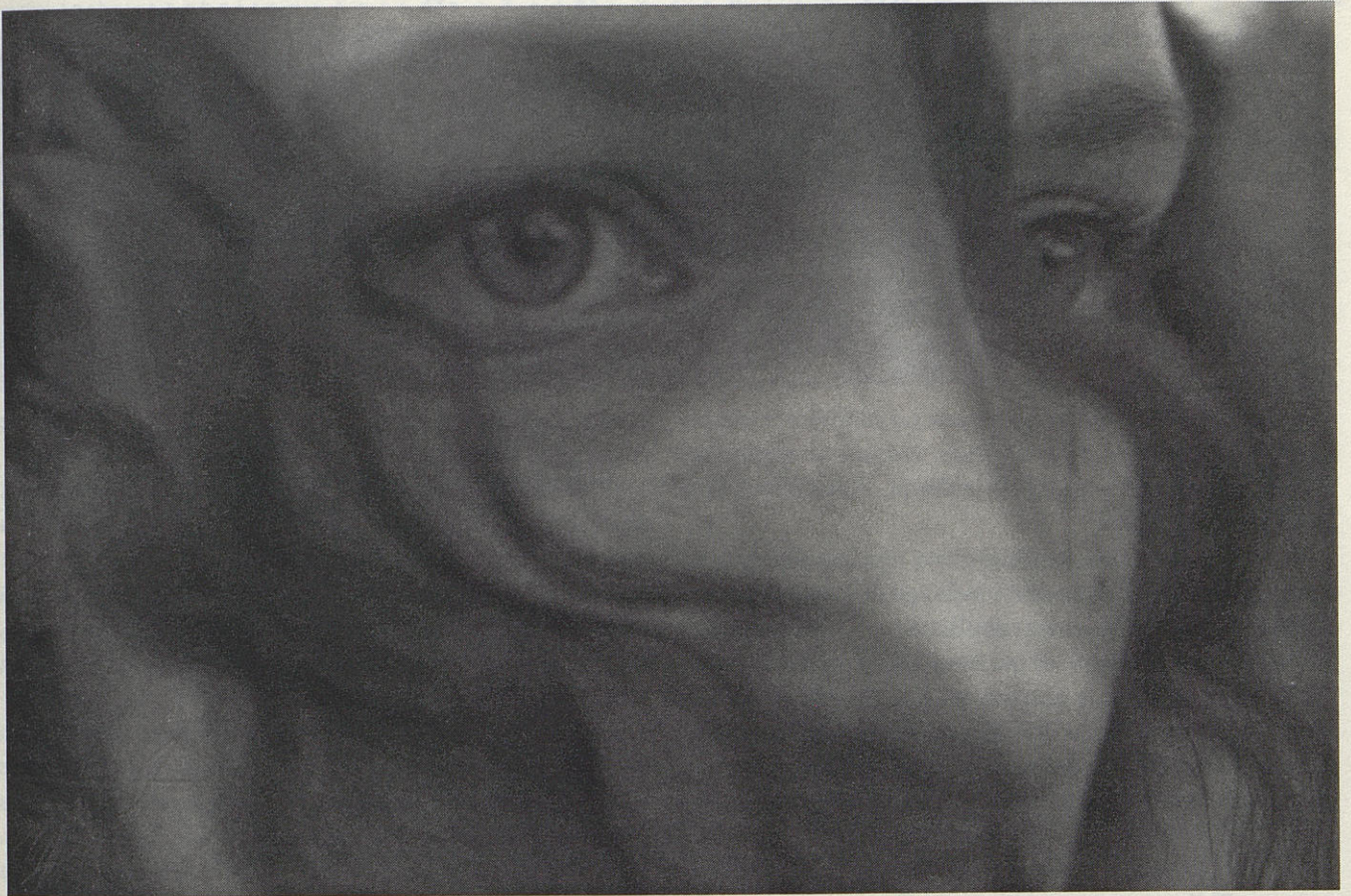
Beaucoup de choses dépendaient de sa venue.

Comme de son absence.

Jet de dés, pièce d'argent projetée dans les airs pour retomber avec un bruit mat dans la paume de l'arnaqueur. On appelle ça le destin.

Derrière l'abbaye, le village se perdait dans un dédale de rues étroites et placettes ombragées. Il faisait chaud sous l'olivier, plus chaud qu'en bas, malgré le vent. Ou peut-être

par Stéphanie Benson



à cause de lui. Un vent d'autan : lourd, chaud, poussiéreux.

Soudain, l'immobilité statuesque de Philomena se crispa pour devenir plus dense encore. Comme le chat, elle venait de repérer une proie, petit lézard sur le mur de l'abbaye, écrasé par la distance et la perspective.

Le touriste.

Le tout nouveau, le quatrième, comment s'appelait-il déjà ? Guillaume, peut-être. Ou Guy. Un nom comme ça, un prénom ancien, issu de l'histoire, tout comme le sien.

Viendra, viendra pas ?

Pour l'instant, le touriste jouait au flâneur, avançait lentement, faisait le tour par les jardins, étudiait la forme des absidioles du transept sud. Peut-être pensait-il à la légende, au massacre des sept ermites, qu'elle lui avait raconté la veille.

En le voyant s'approcher enfin de la cour d'entrée, Philomena rompit son vœu d'immobilité et se mit à tanguer, d'un côté puis de l'autre, tandis qu'elle entonnait les mots appris de sa grand-mère, mots secrets, mots magiques, mots d'une autre langue. Logiquement, le touriste pénétra dans l'abbatiale.

Philomena se leva d'un bond et se mit à courir, de pierre en pierre, comme le chat. De muret en muret. Toujours plus vite, toujours plus bas, jusqu'à ce que le soleil réfléchi dans les eaux de l'Orbieu l'éblouisse de son éclat et qu'elle se trouve à l'entrée des jardins de l'abbaye.

Elle marche, alors, à peine essoufflée, parmi cyprès et amandiers, joue, elle aussi, à ne pas regarder celui vers lequel elle se dirige.

— Vous êtes venue ?

chapitre II

(Quel imbécile ! Il voyait bien qu'elle était là, non ?)

— Je n'y croyais qu'à moitié, et encore...

— C'est beau, la confiance, rétorqua Philomena sans sourire.

Le touriste rougit.

— Ce n'est pas une question de confiance. C'est...

Il lui prit la main dans un geste maladroit. Les doigts de la jeune fille glissèrent entre les siens, moites.

— Enfin, vous comprenez, non ? Vous, moi.

(Non, elle ne comprenait absolument pas. Elle ne tenait d'ailleurs pas à comprendre.)

Elle haussa les épaules, lui adressa un sourire complice.

— C'est à cause de la légende, comme si quelqu'un m'avait poussé vers vous. C'est le destin. Nous étions faits pour nous rencontrer.

Il l'attira contre lui, et Philomena réprima un haut-le-cœur provoqué par son odeur ; mélange de sueur fraîche et d'après-rasage trop librement appliqué.

— C'est merveilleux, ce qui nous arrive, murmura-t-il.

Il n'était pas gros, le touriste, mais lourd. Un paquet de chair facultative avait élu domicile sous le maxillaire, estompant la ligne de la mâchoire. Il était mou, le touriste, comme un mannequin de cire laissé trop longtemps sous le soleil des Corbières.

— Il faut que je vous montre la cabane de l'ermite, annonça Philomena en se dégageant. Parce que la légende, celle des brochures touristiques, ne dit pas tout. Ici, nous savons bien que Thomas refusa l'offre du pape et de Charlemagne à cause d'une femme.

Le touriste lui reprit le bras, tenta de rapprocher leurs deux corps, moyennement intéressé par les détails du folklore local.

— Quelle offre ? demanda-t-il par politesse.

— De devenir abbé de Lagrasse. Thomas était l'un des sept ermites, je vous ai expliqué tout ça hier !

Le touriste sourit, embarrassé.

— L'histoire, ce n'est pas trop mon truc. Ce n'est pas que je ne m'y intéresse pas, c'est juste que j'ai du mal à retenir les dates.

Philomena soupira. Qu'il pouvait être con !

— Ce n'est pas un problème de dates, c'est un problème

de vérité. Il faut rétablir la vérité historique, vous comprenez ? Il y avait une femme dans l'histoire, tout est arrivé à cause d'elle, et aucun récit officiel n'en fait état !

— Et alors ?

— Et alors, ce n'est pas juste ! À votre avis, pourquoi les Sarrasins ont-ils attaqué et massacré sept pauvres ermites ?

— Je n'en ai aucune idée, dit le touriste en étouffant un bâillement.

— C'est pour ça qu'il faut que je vous montre la cabane. Les preuves y sont, toutes ! Ce n'est pas loin, allez, venez !

Le touriste, Guillaume ou Guy, se laissa entraîner, plus occupé à admirer les fesses de sa guide que le paysage éblouissant autour de Lagrasse. Philomena le laissa faire.

Plus tard, beaucoup plus tard, elle s'amusa à se souvenir, pas par pas, du périple à travers vignes et oliviers vers la capitel. Il faisait chaud, se souvenait-elle. Le soleil pesait sur leur tête comme une couronne de feu. Le vent jouait à assécher leur bouche. Le touriste avançait d'un pas lourd, lent, haletait, obligeait Philomena à le traîner vers l'avant à coups de promesses non dites.

La garrigue sentait le thym et le romarin, résonnait au bruit des abeilles. Elle était ici chez elle, loin du village et de ses comportements imposés, de ses règles sociales. Sur les pentes rocailleuses, elle pouvait laisser éclater sa vraie nature. Le touriste était peut-être surpris, mais pensait surtout au moment où la course s'achèverait dans un enchevêtrement de corps et de désirs...

Ses souvenirs l'accompagnèrent jusqu'à la petite bâtisse en pierre, la cabane de l'ermite, puis l'abandonnèrent pour la laisser seule dans son lit et loin du sommeil.

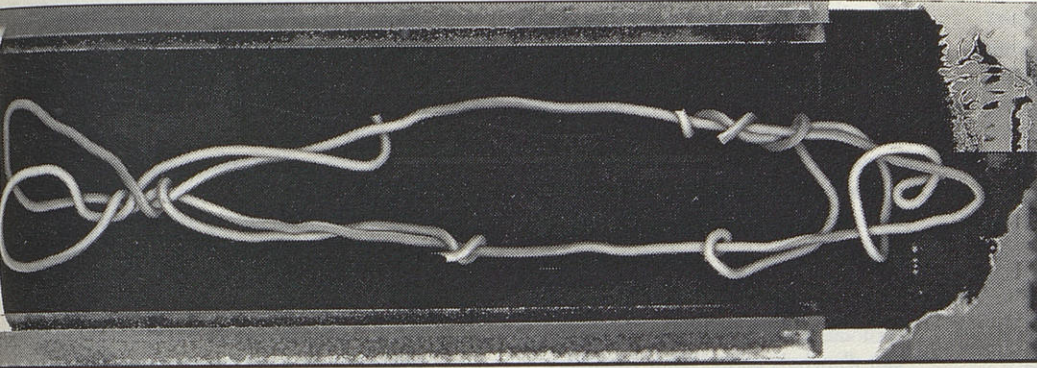
La nuit s'étirait. Par la fenêtre ouverte, Philomena entendait le passage des promeneurs du soir. D'autres touristes. D'autres proies pour d'autres prédateurs.

Ils étaient au nombre de quatre, alors que les autres avaient été sept, la légende le disait.

La légende, et puis qui d'autre ?

Philomena s'endormit tard dans la nuit, sans parvenir à se défaire d'un sentiment de profond malaise. »

recettes

[illegible]

« Il est rare d'être salé, puis desalé, avant d'être jeté dans l'huile. L'anchois réussit ce parcours. Quelqu'un qui ne saurait rien des anchois devinerait, rien qu'en y goûtant, qu'il s'agit d'un poisson petit et marin.

On le distingue si facilement des sardines qu'on se demande pourquoi.

La sardine est du côté du soleil,
l'anchois du côté de l'ombre. Sa
saveur rappelle l'odeur – la bonne
odeur – que donne à la pièce où
elle se trouve une cheminée dont
le feu s'est éteint depuis peu.

N.B. Un seul reproche : on a tort de le mettre souvent au générique des pizzas. »

Pierre Dumayet

par Sabine Minard
et Colette Olive
illustration Michel Redon

recettes

L'anchoïade

Pour 6 tartines

Prendre des anchois au sel. Lever les filets de 6 anchois comme indiqué, et les écraser au pilon, avec 2 gousses d'ail épiluchées.

Mettre cette purée dans une casserole, et la monter au fouet sur feu doux avec 5 cl d'huile d'olive et 1 filet de vinaigre, jusqu'à ce que la sauce épaississe. Tartiner sur de belles tranches de pain de campagne.

On peut aussi servir l'anchoïade pour accompagner des légumes crus : branches de céleri, fenouil, bouquets de chou-fleur, etc.

On peut aussi présenter cette sauce « allongée » selon le goût, en incorporant davantage d'huile d'olive, avec un poisson poché froid ou un rôti de veau froid.

On peut également incorporer à cette purée, des câpres et des olives noires dénoyautées.

Les anchois frits de Collioure

Pour 4 personnes

600 g d'anchois frais
15 cl de lait
4 cuillerées à soupe de farine
2 citrons
1 botte de persil
sel, poivre, huile de friture

Vider les anchois, les laver, les éponger. Étaler la farine sur une assiette, la saler et la poivrer. Verser le lait dans une assiette creuse.

Faire chauffer le bain de friture (si vous n'avez pas de bassine à friture, faire chauffer une bonne quantité d'huile dans une grande poêle en fer).

Plonger les anchois dans le lait, les

égoutter, puis les rouler dans la farine ; les secouer pour en ôter l'excédent avant de les plonger dans le bain de friture très chaud. Laisser cuire 10 minutes en secouant de temps en temps le panier pour empêcher les anchois de coller entre eux.

Faire chauffer le plat de service. Laver et essorer le persil, le garder en botte ; couper les citrons en 2.

Égoutter les anchois et les disposer sur le plat chaud.

Plonger la botte de persil dans la friture encore chaude, la laisser frire quelques secondes, puis la placer au centre du plat d'anchois après l'avoir égouttée.

Décorer avec les 1/2 citrons, et servir.

Les anchois à la catalane

Prendre 5 à 6 anchois au sel, 1 œuf dur, 1 gousse d'ail et 2 brins de persil finement hachés par personne. Mettre les anchois à dessaler et prélever les filets.

Les aligner sur le plat de service. Décorer avec les quartiers d'œuf dur. Saupoudrer de persillade et arroser d'un filet d'huile d'olive.

Préparés la veille, ils seront plus onctueux.

Les anchois marinés au citron

Pour 4 personnes

Prendre 500 g d'anchois frais, ôter les têtes en entraînant les viscères. Prélever les filets.

Presser 1 citron, peler 2 gousses d'ail et les couper en fines lamelles.

Aligner les filets dans un plat creux,

répartir l'ail, saler, arroser de jus de citron et laisser mariner 4 heures au réfrigérateur.

Égoutter les filets, les ranger dans un plat creux, les napper d'huile d'olive et ajouter 1 cuillerée à soupe de jus de citron, poivrer et réserver au frais avant de servir.

Accompagner de poivrons grillés.

On peut également faire mariner les anchois dans du vinaigre de vin blanc pendant 24 heures au réfrigérateur. Une fois égouttés, on les sert parsemés d'un hachis d'oignon, d'ail et de persil, le tout accompagné de tranches de pain grillées et de quartiers de citron.

La salade d'herbes aux anchois marinés

Pour 4 personnes

10 anchois frais marinés au citron (voir recette)

Pour la salade : 1 bouquet de basilic, 1 bouquet de coriandre, 1 bouquet de cerfeuil, 1/2 botte de ciboulette, 1 botte d'oseille, 3 brins de menthe, 250 g de tomates cerise, 4 oignons doux, 4 tranches de pain de mie, 4 cuillerées à soupe d'huile d'olive

Pour la sauce : 6 cuillerées à soupe d'huile d'olive, 1 cuillerée à soupe de vinaigre balsamique, 2 cuillerées à soupe de vinaigre blanc, sel, poivre du moulin

Laver toutes les herbes, les essorer, les ciseler grossièrement et les mettre dans un saladier.

Préparer la vinaigrette.

Éliminer la croûte du pain de mie et faire revenir les tranches dans une poêle à l'huile d'olive jusqu'à ce qu'elles soient bien dorées. Les découper en losanges. Laver les tomates, les couper en 4 et les mettre dans le saladier. Ajouter les anchois égouttés et essuyés. Verser la sauce vinaigrette et décorer avec le pain doré.

La côte de bœuf à la sauce d'anchois

Pour 6 personnes

1 côte de bœuf de 1,5 kg et de 5 cm d'épaisseur
16 filets d'anchois à l'huile
2 gousses d'ail
2 cuillerées à soupe d'huile d'arachide
2 cuillerées à soupe de vinaigre de vin vieux
60 g de beurre
sel, poivre

Faire préparer la côte par le boucher. L'enduire de toutes parts d'huile (1/2 cuillerée à soupe). Saler, poivrer. La laisser reposer 1 heure à température ambiante.

Pendant ce temps, préparer une bonne braise de ceps de vigne et mettre le gril à chauffer.

Poser ensuite la côte de bœuf au-dessus de la braise, et laisser griller 10 minutes sur une face. Changer la braise et retourner la côte afin qu'elle grille 10 minutes sur l'autre face.

Retirer la viande du gril et la poser sur une assiette retournée dans un plat creux, afin qu'elle ne baigne pas dans son jus.

Éplucher l'ail et ôter le germe. Égoutter les filets d'anchois et les couper en petits morceaux.

Prendre une cocotte, frotter son fond avec un coton imbibé d'huile. Presser les gousses d'ail au-dessus de la cocotte. Ajouter les anchois et faire fondre à feu doux 1 minute. Arroser de vinaigre, il s'évapore, verser alors 3 cuillerées à soupe d'eau. Au premier bouillon, incorporer le beurre, en noisettes, en fouettant sur feu doux. Dès que le mélange est onctueux, arrêter le feu. Récupérer le jus de viande dans le plat creux et le verser dans la cocotte; mélanger et filtrer la sauce au-dessus d'une saucière.

Servir la côte de bœuf entière, accompagnée de la sauce à l'anchois.

Il faudra penser à mettre les assiettes à chauffer.

Si vous n'avez pas la possibilité de faire griller la côte, la cuire sur un feu moyen dans une cocotte en fonte dont on aura préalablement huilé fond et parois. La laisser ainsi dorer 10 minutes sur chacune de ses faces.

Les palombes aux anchois

Pour 6 personnes

6 jeunes palombes
12 petits oignons
3 anchois salés
3 cuillerées à soupe d'huile d'olive
1 dl de bouillon de volaille ou d'eau
1 verre de blanquette de Limoux
1 gousse d'ail
3 tranches de pain rassis
1 citron
sel, poivre, beurre

Laver les anchois et lever les filets. Les essuyer et les découper en petits dés. Piquer les palombes de ces lardons d'anchois, sur les membres et le corps. Dans une cocotte et dans l'huile d'olive bien chaude, faire revenir les oiseaux. Les faire dorer en les retournant, sur toutes leurs faces.

Dans le même temps, les oignons doreront dans une poêle. On les place ensuite dans la cocotte avec les

palombes, et on ajoute la gousse d'ail écrasée avec le plat de la lame du couteau. Mouiller avec les liquides et laisser mijoter doucement et à découvert pendant 30 minutes. Il faut que le jus réduise.

Dans une poêle et un fond de beurre fondu, faire frire les tranches de pain. Les couper en cubes.

Servir les palombes arrosées du jus du citron, entourées des croûtons frits et nappées de sauce.

Veiller à ce qu'assiettes et plat de service soient chauds.

Les anchois de la côte Vermeille

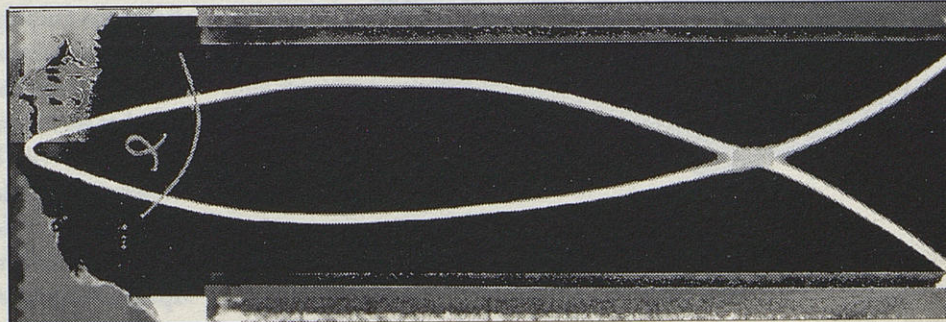
4 anchois frais par personne

4 gousses d'ail émincé et 1 cuillerée à café d'huile d'olive par couche d'anchois

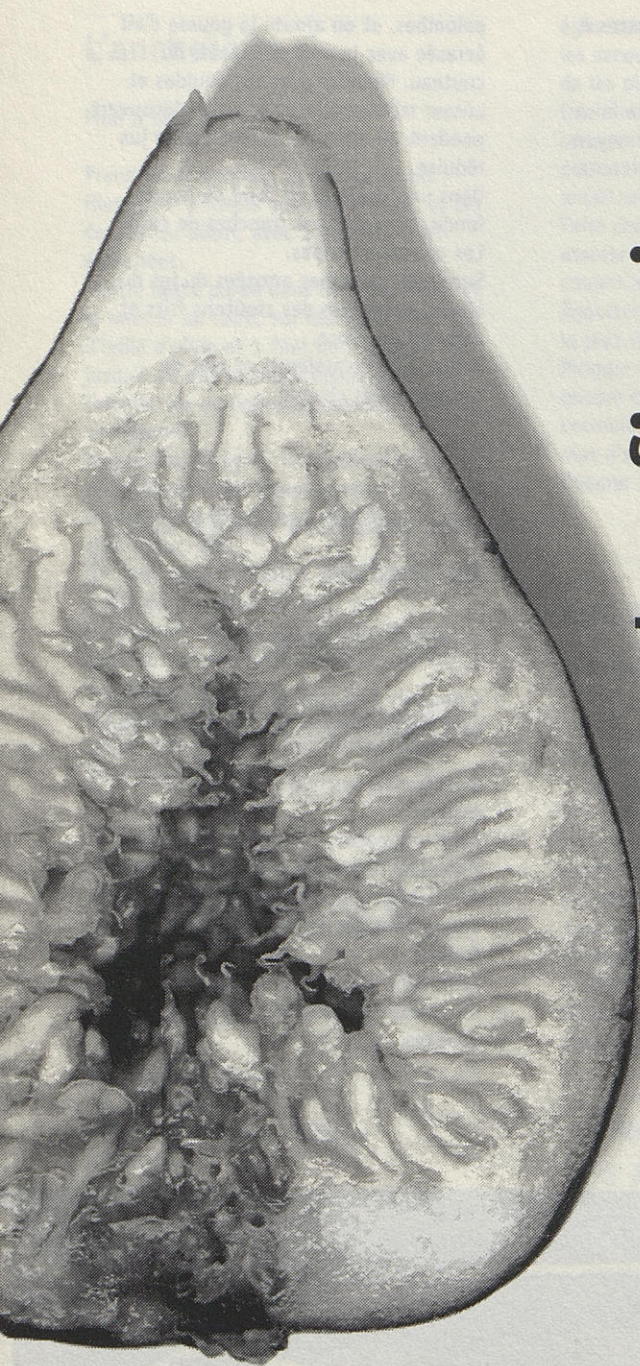
Éviscérer les anchois, les laver, les essuyer.

Dans une cocotte, disposer 1 couche d'anchois, 1 couche d'ail émincé, arroser d'huile. Recommencer l'opération jusqu'à épuisement des ingrédients. Couvrir la cocotte.

Faire cuire à température très douce sur une plaque électrique pendant 30 minutes.



essences



Le figuier

De larges et grandes feuilles palmées et lobées singularisent cet arbre ou arbuste de dimension modeste (5 à 6 mètres), à l'écorce grisâtre et au tronc lisse d'où partent de grosses ramifications. La face supérieure des feuilles est vert foncé et rugueuse au toucher tandis que le dessous est vert clair et pubescent. Si son bois mou et spongieux n'est d'aucune utilité, la succulence de ses fruits en fait un arbre vénéré. Et quelle vitalité ! Il ne craint pas le froid, s'accommode de la sécheresse et résiste aux mauvais traitements et agressions de toutes sortes.

Un peu d'archéobotanique

Fourvoyée par le serpent, Ève goûta au fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal dans le jardin d'Éden et entraîna Adam dans son égarement. Prenant alors conscience de leur nudité, c'est bien avec des feuilles de figuier, et non avec des feuilles de vigne, qu'ils cachèrent les attributs de leur sexualité : « Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures » (Genèse 3:7).

Outre la similitude apparente des feuilles, il faut dire que la figue est souvent, dans la Bible, associée au raisin : « chacun pourra manger les fruits de sa vigne et de son figuier, et boire l'eau de son puits » (Isaïe 36 :16).

Parmi les fruits appréciés par les Grecs et les Romains, la figue occupe une place non négligeable. En effet, parmi les 21 espèces d'arbres fruitiers cultivés en Gaule à l'époque romaine, le figuier fait partie du trio de tête avec la vigne et l'olivier. Les figues sont fréquemment déposées sur les bûchers funéraires et brûlées sur les autels votifs des temples. L'arbre planté près des habitations est le symbole de l'hospitalité et de la prospérité.

Un arbre méditerranéen par excellence

Originaire de la région méditerranéenne, le figuier est largement cultivé et se rencontre aussi naturalisé ou subspontané dans tous les endroits incultes, les ruines, les haies,

Ficus Carica L., famille des moracées

les rochers et les garrigues du Midi de la France, toutes les pentes sèches et ensoleillées, voire en dehors de son aire privilégiée jusqu'au nord de la Bretagne (en 1890, 70 hectares ont été plantés en région parisienne). Les oiseaux jouent un rôle important dans la propagation de cette essence en transportant les graines après avoir consommé les fruits.

Carte d'identité du figuier

Le figuier appartient à la famille des moracées qui comprend des espèces des régions chaudes ou tropicales. Le mûrier et le figuier sont les plus connus. Ce dernier fait partie donc du genre *Ficus* qui comprend des espèces alimentaires mais aussi de nombreuses espèces ornementales (*Ficus Benjamina* et surtout *Ficus Elastica* dénommé communément caoutchouc), ainsi que d'autres dont le suc (latex en général abondant) est utilisé pour la production de caoutchouc.

Le figuier : un arbre pas tout à fait comme les autres

La première spécificité du figuier est qu'il comprend des arbres mâles et des arbres femelles. Les figuiers « mâles » (ou caprifiguiers) ont des fleurs mâles fournissant du pollen tandis que les figuiers femelles (appelés aussi figuiers domestiques) ont des fleurs femelles fertiles et réceptives, aptes à la fonction de reproduction.

Si tous les figuiers portent des figues, elles sont de deux sortes.

La figue est en fait un réceptacle, dans lequel est emprisonnée une multitude de fleurs avoisinant le millier, qui possède un petit orifice. Des fleurs femelles nombreuses tapissent la bourse tandis que des fleurs mâles en nombre moins important sont insérées près de l'ouverture de ce réceptacle. Après fécondation, qui ne peut concerner que les fleurs femelles des figuiers domestiques, le réceptacle se gonfle, devient charnu et produit en période estivale la bonne figue succulente que nous connaissons. Il est donc

clair que certaines figues sont comestibles tandis que d'autres sont impropres à la consommation. Mais voilà, comment du pollen de fleurs mâles fertiles peut-il aller féconder des ovules de fleurs femelles fertiles afin de produire une bonne figue comestible ? L'intervention d'un insecte est alors indispensable. Le cynips, plus connu sous le nom de blastophage du figuier, réalise la pollinisation de cette espèce. Mais c'est « donnant donnant » puisque les larves de blastophage ont aussi besoin du figuier pour se développer.

Cet hyménoptère intervient donc de manière prépondérante dans la reproduction du figuier en permettant le transport du pollen des fleurs mâles fertiles sur les fleurs femelles fertiles, opération appelée pollinisation, étape préalable à la fécondation et à la formation de la graine et du fruit. Chez le blastophage du figuier, il y a aussi des mâles et des femelles. Les femelles de cet insecte pondent uniquement leurs œufs dans les figues des figuiers mâles (adaptation spécifique) provoquant une galle dans laquelle se développent les larves qui donneront des insectes. Après fécondation (des insectes) dans la figue elle-même, les femelles du blastophage pourvues d'ailes vont aller pondre sur d'autres figuiers. Elles emportent avec elles du pollen et avant de rencontrer un autre figuier mâle pour y déposer leur progéniture, elles prospecteront également des figuiers femelles sans pouvoir y pondre. Mais elles vont toutefois déposer sur les fleurs femelles fertiles du pollen, réalisant ainsi la fécondation de l'espèce. L'homme cultive les figuiers femelles pour obtenir des figues comestibles mais il est toutefois obligatoire que des figuiers mâles soient présents dans les environs.

> par Patrick Valette, technicien forestier de l'Office National des Forêts.

Onze inédits pour le Banquet

Ravachol il avait raison

Illustrations Jean-Louis Tripp

Pierre Autin-Grenier

Je bichonne mes géraniums. À la tombée du soir, je baigne le tilleul, qu'il profite au maximum de la fraîcheur toute relative de nos nuits d'été. Midi est d'une barbarie qui brûle tout par ici; minuit, guère plus amène, offre parfois le bref répit d'une manière de courant d'air. C'est un tourment quotidien et quasi permanent dans cette encoignure de province où ne poussent que des cailloux et crève tout le reste que s'acharner à faire fleurir un bégonia ou vouloir conserver un peu de son éclat au feuillage du tilleul. Je m'y emploie cependant avec beaucoup d'abnégation et même un certain sens de l'apostolat horticole. Ne voyez dans cet aveu nulle prétention de ma part; ce serait là, j'en ai parfaite conscience, surajouter à l'inutile de mon existence sottise et ridicule. Non, je dis cela seulement pour montrer qu'en somme je m'efforce à un relatif effacement, une bienfaisante discrétion, lesquels me protègent un brin des crimes et soubresauts haineux du monde, aussi de l'industrie irrespon-

sable des affairistes de toutes sortes et leur tintamarre obscène. En foi de quoi je me donne l'avantage d'au moins n'enquiquiner quiconque, autre que parfois ma femme, le plus souvent mon chien. Je tiens que ce n'est déjà pas rien !

M'atteignent par instants quelques rares bonheurs secrets ou peu s'en faut, mais qui sont alors souverains remèdes contre l'extrême détresse qui toujours menace ou l'aventure saugrenue d'un suicide par pendaison. Ainsi ce matin, dans ma boîte aux lettres cette proclamation tranquille de mon ami Jean-Pierre Georges : *J'ai pour ma part « en charge » quelques toits de bâtiments publics, un énorme tilleul, et une petite portion de la rive droite du canal du Berry. Bien sûr ce n'est pas une profession, ni même une activité. Mais je les assure d'une bienveillance, d'une humaine connivence. Deux hectares plus loin, quelqu'un d'autre prend le relais. Sans doute une vieille sur une chaise dépaillée, ou bien quelque grand fils trentenaire qu'on dit déficient intellectuel*¹. Donc me voici pour la journée rassuré : je ne suis pas seul tout à fait à veiller, soupeser l'impondérable et protéger l'éphémère. Au cœur de quelqu'un, là-bas du côté de Romorantin, l'impérieuse nécessité des choses inutiles d'elle-même aussi s'impose. Nous sommes déjà deux en ce bas monde et je comprends qu'à six bornes d'ici, le doute n'est plus permis, un grand crétin goitreux planté les mains dans les poches au bord d'un chemin creux doit faire la chaîne. Pareillement, avant-hier, ces quelques lignes de Philippe Delerm, au dos d'une reproduction de *Deux femmes sous la lampe* d'Édouard Vuillard et qui m'affirme : *Nous sommes de la même petite famille qui, peu à peu, se rassemble...*².

Trois peupliers d'Italie, un gribouillis sincère sur une carte postale, un oiseau qui s'envole dans le jour, la main immense de Giacometti, un morceau d'ombre seulement qui, sous la lampe, parfois bouge : toutes ces choses de rien, mises bout à bout, font que l'on peut, le soir, bichonner les géraniums et bassiner le tilleul ; vivre encore, comme apaisé, les quelques instants qu'il reste à vivre. En somme, dans cette reculée infecte où je m'accroche à l'existence tel un misérable bousier, je pourrais presque bénéficier de tout le

bonheur qui comble les imbéciles si, hélas ! ne venaient bien trop souvent me bousculer dans mes bégonias toutes les gesticulations insensées de la planète qui, petit à petit, finissent par m'envelopper de deuil et lentement me tuent.

C'est le journal d'abord qu'il ne faudrait plus feuilleter ; à la rigueur regarder à la va-vite la nécrologie, seule rubrique où vient se réfugier l'exacte vérité. Les réclames un peu aussi, surtout les anciennes, où l'on vantait, de mon temps, le tranchant parfait de certaines lames de rasoirs pas encore jetables et qui, tels des canifs de scout, pouvaient servir à bien des usages...

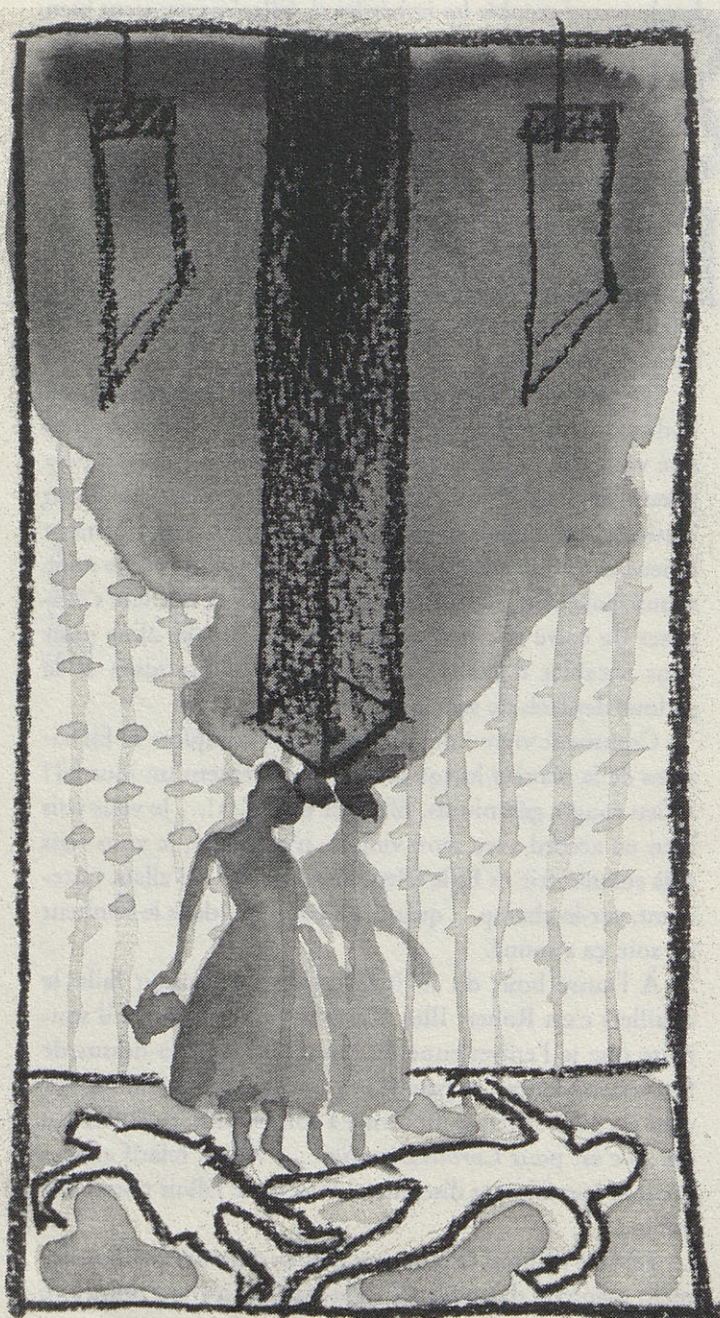
En dehors de ça, vous ne trouverez plus aucun feuilleton là-dedans, seulement les six chiffres malencontreux du loto que vous n'avez pas joués ou, en photo floue, toujours la gueule déglinguée du Guy Macary local, séide du Front National qu'idolâtrèrent des limonadiers au tempérament bilieux et certain mafioso corse à la traque d'une petite rente municipale. Autant dire que toute poésie va très vite s'évaporer de votre environnement, et ne resteront alors pour vous accabler d'ennui que le cambouis quotidien et la gadoue des ciels de suie.

Comment vivre hors d'atteinte des complots et forfaitures de la planète lorsqu'on ouvre naïvement un journal ? Adieu rouges géraniums, tilleul et bégonias !... Je vous vois bien en accord avec mon violon ; n'empêche, je vous sens déjà surenchérir : « Et le téléphone, alors !... » J'allais, justement, sur-le-champ... quand, en plein été, dans le bonheur du soir, ça a sonné.

À l'autre bout du fil (c'est avant qu'il aurait fallu le cisailier) c'est Robert Illié. Comme ça, tout à trac, il souhaite que je l'entretienne du crime, lui fasse là-dessus de fortes confidences, et patati ! et patata !... Je vais lui raccrocher au nez et mettre un terme à son baratin, quand il me dit : « c'est pour *Corbières matin*... » Adieu relatif effacement et bienfaisante discrétion ! Il va donc falloir passer aux aveux...

J'avoue d'abord être un peu pris au dépourvu et cruellement manquer d'expérience en la matière, n'ayant jusqu'à ce

Onze inédits pour le banquet



soir commis aucun crime pour de bon, du moins autant qu'il m'en souviennne et hormis celui, bien négligeable, d'être né. Pour cela d'ailleurs il y a prescription depuis belle lurette! Des quelques-uns qui voudraient encore ruminer vengeance à mon endroit, n'en reste plus un seul en état de le faire. Des épileptiques, des gâteux, des agonisants, qui embastillé en asile d'aliénés, qui se cramponnant à la morphine avant d'en finir; tous, cacochymes ou grabataires, à l'ultime stade de la débâcle et sans que je sois pour quelque chose, le moins du monde, dans leurs extravagances de damnés. Bref, c'est plutôt moi aujourd'hui qui sors blanchi d'être né, n'encombrant pour ainsi dire presque plus personne, et qui pourrais sévèrement réclamer des comptes à ces ancêtres chancelants pour m'avoir si longtemps maintenu dans la mistoufle, d'un seul coup de griffe les précipiter dans les ténèbres! Bernique! J'aborde maintenant dans le brouillard à de plus saines obsessions, et que crève toute cette parentèle loin de ma bénédiction! Tuer ses parents quand il est encore temps, est-ce crime vraiment?...

UNE VOIX. — Mais ton père, et ta mère, Zucco. Il ne faut pas toucher à ses parents.

ZUCCO. — Il est normal de tuer ses parents³.

Je comprends dès lors que c'est aux crimes de mes congénères qu'il conviendrait de prêter attention si je veux m'approcher du sujet, plutôt que rapporter ici mes petits manquements à la stricte morale. Mais j'ai le jugement assez léger, l'appréciation bien débonnaire là-dessus, pensant que celui qui va, par les chemins, partout proclamant n'avoir jamais tué personne n'est qu'un monstre. Tous les écarts de conduite, des uns ou des autres, à de très pesantes convenances sociales et qui sont, un peu partout, donnés pour crimes par ceux qui ont en charge l'édification des incrédules me paraissent, la plupart du temps, relever de la simple étourderie; regrettable sans doute mais le plus souvent commise sans la moindre méchanceté initiale.

C'est le bourgeois dont l'intérêt est primordial de maintenir le mécréant dans l'idée sommaire qu'il est fautif et res-

pensable toujours qui, de là, maquille tout en crime, des faits divers du *Figaro* aux travées endimanchées des cours d'assises. Ainsi aux pages froissées des journaux le linge taché de sang se dit crime quand il n'est que blessure et moi, bien que guère porté à une philanthropie effrénée, je ne parviens tout de même pas à trouver de sanguinaires instincts à mes semblables mais seulement à leur reconnaître, parfois et tout au plus, quelques lourdes maladresses.

Mieux vaudrait, dès lors, vite retourner bichonner les géraniums, bassiner le tilleul, aller vider un verre avec le grand crétin goitreux qui, à six bornes d'ici seulement, m'attend et fait la chaîne... Mais Illié, n'est-ce pas ; obstiné en diable – *Corbières matin!* – et qui veut me faire manger le morceau à tout prix...

Vois-tu, je lui dis, je lisais dans *Libération* de mai dernier : *À Munich, un père a jeté son fils de trois ans du quatrième étage parce qu'il le « dérangeait » alors qu'il était en train de boire un verre avec des copains. L'homme a été arrêté*⁴.

Quand un dimanche salissant vient s'écraser lourdement contre les carreaux de la cuisine alors que vous tentez de conjurer les démons de l'angoisse en partageant un pot avec les copains, pouvez-vous me dire s'il existe quelque chose de plus horripilant qu'un môme hurlant comme une bête parce que sa DinkyToys vient de heurter le pied de votre chaise ou qu'il a – l'abâtardi dégénéré! – égaré une pièce de son Meccano quelque part dans un recoin du parterre? Bien sûr, je ne vais pas absoudre tout à fait le geste de cet homme aux manières un peu expéditives, il est vrai. Je n'ignore pas que l'Allemagne, comme la France d'ailleurs, a besoin de tous ses enfants ; que ce soit pour s'étriper, comme dans le passé, ou pour trimer dur et défendre la monnaie, ainsi de nos jours. Tout prolétaire trop hâtivement supprimé, c'est déjà la Bundesbank ou le franc fort qu'on attaque et la bourse, seule autorité en matière de bonne morale, là-dessus ne badine pas.

Mais tentons de juger d'un œil lucide : ce père désespéré, c'est contre son enfant qu'il a sévi et non celui d'un

autre ; dans son énervement, oh combien légitime ! sans doute n'a-t-il point pris le temps de compter les étages...

Qu'à cela ne tienne, cette ridicule historiette, montée en épingle par la presse bourgeoise, va certainement faire un foin du tonnerre et je crains bien que, sous prétexte de crime, on aille faire à cet homme des ennuis grotesquement disproportionnés avec sa bévue.

UNE VOIX. — *Mais un enfant, Zucco ; on ne tue pas un enfant. On tue ses ennemis, on tue des gens capables de se défendre. Mais pas un enfant.*

ZUCCO. — *Je n'ai pas d'ennemi et je n'attaque pas. J'écrase les autres animaux non pas par méchanceté mais parce que je ne les ai pas vus et que j'ai posé le pied dessus*³.

Je nous revois encore, Thomas et moi, attablés en terrasse au café de la Promenade – c'était comme hier, en somme – et Thierry apportant par pleins plateaux des communards et pas mal de bocks de bière aussi ; nous avons depuis un certain temps franchi le mitan de la nuit et, en compagnie de l'Autrichien (toujours je l'appelais « l'Autrichien », pour mieux le faire bisquer), nous causons d'espoir déçu.

Je me dis : il faut tout de suite raconter à Illié cette histoire dont rien n'est inventé, et telle que me l'avait rapportée Bernhard ce soir-là, parce que, de la sorte, il comprendra qu'il n'y a de crime nulle part chez l'homme ordinaire, seulement des déceptions ou même des sentiments purs qui parfois hélas tournent mal. « *Eh bien ! tu vois*, me dit alors Bernhard dans le feu de la discussion, *à Atzbach une femme a été battue à mort par son mari, parce que, dans l'incendie de leur maison, elle avait sauvé, en plus d'elle-même, l'un des deux enfants, mais, à son avis à lui, pas le bon. Elle n'avait pas sauvé le fils de huit ans, pour lequel il avait de grands projets, mais la fille, que l'homme n'aimait pas. Quand, au tribunal cantonal de Wels, on a demandé à l'homme quels projets il faisait pour son fils, qui a été carbonisé dans l'incendie, l'homme a répondu qu'il voulait en faire un anarchiste et un massacreur qui aurait détruit la dictature, et donc l'État*⁴. »

Cré bleu! nous avions pour de bon bien ri tous deux, remis l'ultime tournée et, sans même tituber mais chacun pour soi bichonnant ses bons sentiments, très fiers étions allés nous coucher, rassurés en partie sur l'avenir de l'humanité! Quel esprit assez artificieux pourrait en effet transmuter en crime la saine réaction de ce père si noblement intentionné?

— *Tu l'as dit, bouffi, que je suis anarchiste!...*⁶

En somme, une fois l'anecdote lui ayant difficilement passé l'épiglote, tu n'aperçois de crime nulle part, il me dit, Illié! Et puis il rajoute, comme ça, avec toujours son portable qui finit par lui faire une crampe au poignet : on tue ses parents, on défenestre ses enfants, on frappe à mort sa femme et toi tu ne songes qu'à bassiner tes bégonias, absoudre l'assassin et disculper le malfrat!... Furibard. Lui si doux d'habitude. Dans une ultime poussée de fièvre : à toi tout seul tu es pire que Landru et les sœurs Papin réunis, il dit. C'est le bouquet!

Landru (même Charles Trénet l'a chanté), c'est assez connu et cela reste très cuisine petite-bourgeoise. Mais Christine et Léa Papin, les deux soubrettes du Mans, non! je ne puis laisser salir ainsi la mémoire des deux servantes, un peu sauvages certes dans leur révolte contre leurs maîtresses de maison ; cependant ayant su lancer courageusement un juste avertissement à l'intention des oppresseurs à ventres repus et valeurs morales closes.

Voilà deux filles du peuple pour trois-francs-six-sous à la solde d'une tribu bourgeoise d'avoués, notaires, avocats, rentiers de l'élite mancelle ; toute la sainte journée battant tapis, raccommodant lingerie, récurant argenterie, à croupetons décapant les pieds crasseux des guéridons du salon ; toutes rebutantes besognes le plus souvent accomplies sous les hauts cris, jérémiades, récriminations de la douairière à voix pointue et de la Mademoiselle du logis ne valant guère plus.

Quand un sombre après-midi de février 1933, n'y tenant plus et sans doute en suite d'une vexation des deux bourgeoises, retour d'emplettes dans les boutiques chic de la



ville, Christine, d'un coup de pichet d'étain, ôte à sa patronne une âme qu'elle n'avait pas très chevillée au cœur et, ayant appelé sa sœur Léa à la rescousse, enjolive pareillement la prétentieuse donzelle en lui arrachant notamment les yeux, c'est les trois coups d'une chronique qui va longtemps déchaîner l'opinion des bien-pensants et faire passer les deux bonnes sœurs pour bêtes fauves, « chiens hargneux », caboches à guillotine!

On avait pourtant vu bien pire en 1789 et, à ce moment-là, le peuple envoyé au casse-pipe au profit, précisément, de cette bourgeoisie à domestiques. Alors, juste retour des choses?... On peut épiloguer sans fin sur cette affaire; mais à voir obstinément dans la colère des deux servantes un crime de démentes, pourquoi ne pas regarder aussi leur révolte comme les débuts, certes difficiles et un tantinet chaotiques, d'un syndicalisme encore adolescent?...

Quand même il en convient Illié. Il retire Papin; on ne va pas se brouiller pour les sautes d'humeur de deux boniches! Mais alors (il revient à son idée fixe : *Corbières matin!*), tu ne vois donc vraiment de crimes nulle part? il dit d'un air désespéré.

Si, j'aperçois un peu... Seulement, voilà, il y a un hic...

— Ne lâche pas ton téléphone, je lui dis, je vais t'affranchir — mais tout à fait entre nous, en catimini — sur ce que je vois comme crimes et criminels de première bourre et diablement efficaces professionnels; *mais chut! Pas un mot! dit le baron Clappique*⁷.

C'est que, tu comprends, tous ces experts en assassinat font encore, un peu partout à travers le monde, pluie et beau temps. L'autorité qui leur a été conférée par leurs crimes est infinie, leur puissance quasi intacte et souveraine. Les États les traitent avec révérence, les honorent souvent; la justice, tellement étourdie et assez frivole lorsqu'il s'agit de défendre veuves et orphelins, vole à leur secours, veille jour et nuit à ce que leur quiétude ne soit point troublée, leur dignité écornée, leur amour-propre blessé. Chuchoter leur nom quand on cause crime, c'est déjà *casus belli*; vous

voilà, pauvre innocent, sur le chemin des galères! Vous avez osé, bravache! bredouiller comme une insanité à leur rencontre : vous écopez *ipso facto* de fortes amendes, vous retrouvez à Sainte-Pélagie en un tournemain! Prudence de serpent est de mise lorsqu'on aborde ces sujets-là!

Osons quand même un peu puisque, après tout, nous ne sommes qu'entre nous. Tu vois, par exemple, Ugarte (Augusto!), Pinochet de son authentique patronyme et pas du tout pour faire rire : Chili, mines de cuivre (premier rang mondial, nom de Dieu!), et Augusto, Chef Suprême des Armées, et Salvador Allende, président socialiste démocratiquement élu par le peuple... Je me souviens, tu te souviens... Je ne vais pas m'esquinter l'âme à refaire l'histoire à moi tout seul : bombardement du palais de la Moneda, assassinat de Salvador Allende à coups de bazooka dans la figure, déportation des populations hostiles au stade de Santiago, tortures, évanouissement simultané des opposants dans l'au-delà... Général Pinochet promu « Chef Suprême de la Nation »; un coup d'État qui tient des beaux-arts et ensuite des années de dictature...

Je me souviens, j'en conserve encore comme une crampe à l'estomac; il faut bien l'avouer : je suis un peu fleur bleue, c'est vrai. Septembre 1973 est loin, beaucoup de poésie depuis est passée par là-dessus; en somme, n'en parlons plus...

Mais aujourd'hui, n'est-ce pas, en ce bel été de Lagrasse 1997, qu'est devenu le criminel? Eh bien! le crime paie : Augusto Pinochet, 82 ans, superbe résidence bourgeoise sur les hauteurs de Santiago, vue imprenable sur le stade, luxe, calme et volupté; protégé par l'État, en paix avec sa conscience d'assassin.

Qu'un fils de disparu-qui-n'avait-qu'à-pas-disparaître parvienne à nettoyer d'un coup de chevroline la cervelle du vieillard et je ne lui donne pas vingt-quatre heures pour être traîné au tribunal, jugé et condamné. Pour son crime.

Rapprochons-nous dans le temps, rapproche-toi de l'écouteur; parlons net, un peu plus bas aussi. Je vais don-

ner des noms. Ratko Mladic, recherché par le Tribunal pénal international de La Haye. Motif : « Génocide, crimes contre l'humanité et crimes de guerre. » Pas moins. Je ne divague guère, je rapporte les faits, tel le chroniqueur désabusé, loin de moi toute tentation littéraire ; le talent me manque, le cœur bien davantage ! Vukovar, Mostar, Srebrenica, Gorazde, les mâchoires des milliers de morts claudent encore dans la nuit des fosses communes trop à la hâte comblées.

Peu après la fervente campagne de Srebrenica, la propre fille du général Mladic, écœurée, se suicide... Dieu soit loué ! il reste au tripier un rejeton, moins émotif, et propre à perpétuer la race infernale ! C'est ainsi qu'en fin juin dernier Ratko Mladic s'est rendu « incognito », de sa tanière de Pale en plein centre de la capitale serbe, célébrer en compagnie de trois cents invités du Tout-à-l'Égout de Belgrade, les noces du chérubin. Champagne de France à flot, alcools forts à profusion, débauches, orgies, nous informent les petites, moyennes et grandes ondes de tous pays ! Monsieur Dayton n'a rien vu, Monsieur Clinton non plus. Personne. Tout le monde a bien bu.

Trinquons ! Cherchons, mon cher Robert, plutôt des poux dans la tignasse des sœurs Papin, cependant les juges du Tribunal pénal international de La Haye font le pied de grue dans l'espoir qu'un indélicat, armé d'un tranchelard pointu ou de quelque poinçon de bourrelier, s'en aille tailler à la gorge le glorieux général, pour l'immédiatement juger et envoyer pendre à Nuremberg où, alors indiscutable son crime, déjà sa corde l'attend.

UNE VOIX. — Il n'y a que les vaincus qui soient des criminels⁸.

Une pudeur de poète me porterait presque à ne point te parler de Radovan Karadzic, parce que poète lui aussi et dont l'œuvre chantait la destruction par le feu de Sarajevo avant même que ses premiers mortiers ne massacrent pour de vrai la ville. Radovan Karadzic, Chef Suprême autopro-

clamé de la République Serbe de Bosnie, spécialiste de la purification ethnique et dont les ambitions ont conduit à une guerre qui a fait plus de 200 000 morts, entraîné la fuite éperdue de plus de deux millions de personnes. Autre anecdote que les petites Papin et leur minable pichet d'étain !...

Inculpé pareillement Mladic : « crimes contre l'humanité », drôlement recherché paraît-il, mandat d'arrêt international au trou mignon ! Introuvable pourtant. Eh bien ! je vais t'affranchir, en bon polichinelle que je suis, du secret : Radovan vit toujours dans sa villa, sortie de Pale, quinze kilomètres de Sarajevo ; une petite route aménagée spécialement pour lui par la voirie lui permet de se rendre chaque jour, en toute tranquillité, à son QG installé à l'usine Famos.

On en connaît des choses, nous autres poètes, n'est-ce pas ! *Mais chut ! Pas un mot ! dit le baron Clappique⁷.* L'habile Bosniaque qui buttera Radovan se retrouvera *ipso facto* comme chez nous Christian Didier, l'exécuteur de Bousquet : aux travaux forcés à perpète !

UNE VOIX. — Il n'y a que les vaincus qui soient des criminels⁸.

Je sais, Robert, certains qui nous écouterait pourraient penser : il ne cause que folklore, pays exotiques, distances, tropiques... Prudence de serpent... Alors, tiens ! des initiales maintenant : M. P., massacreur de Juifs par plaisir ou simple distraction entre juin 1942 et août 1944. Accusé de « complicité de crime contre l'humanité » pour la déportation de 1560 Juifs. Quelques Tsiganes sans doute à rajouter à son tableau, un ou deux pédés peut-être... Acharné à la besogne, Momo P. n'était pas regardant sur la nature des marchandises. Le tout étant que les wagons plombés soient bien garnis, qu'ils ne roulent pas nonchalance et fantaisie ; l'époque ne se prêtant guère aux gaspillages.

Foutrement décoré depuis, Momo P. ! Légion d'Honneur ! Grand-Croix ! Palmes Académiques ! Médaille des Transports en Commun, catégorie « trains » mais

« métro » aussi n'est-ce pas!... Ancien Préfet de Police de Paris! Ancien ministre! Bien moins criminel que toi et moi, en somme.

Quand même, depuis cinquante ans qu'on chipote autour de la chose, des revanchards voudraient maintenant le juger. Dieu soit béni! j'apprends tantôt que le palais de justice de Bordeaux, où devrait se dérouler le fameux procès, est trop exigü; le plafond a été mal repeint, qui plus est, il y aurait même une petite gouttière dans les toilettes pour dames. Donc on verra plus tard, sans doute...

En attendant, Maurice P. roule Cadillac en or massif, c'est un bourgeois qui porte bien son âge, il a sa conscience pour lui, il dit. Sûr, sa conscience, personne du peuple risque de lui disputer une saloperie pareille! Mais d'ici à causer crime, envisager juger Maurice tel un atroce voleur de vélo ou une vulgaire Papin, il faut bien comprendre que le palais Brongniart et la place Vendôme y répugnent.

UNE VOIX. — *Il fallait à tout prix se débarrasser de ces milliers de métèques qui étaient à l'origine de tous nos maux. Ce n'était pas mon boulot de savoir ce que devenaient les Juifs après⁹.*

UNE AUTRE VOIX. — *Il n'y a que les vaincus qui soient des criminels⁸.*

Alors, tu devines, cher Illié, il n'y a plus qu'à raccrocher. Je préfère me taire; retourner à mon relatif effacement, ma bienfaisante discrétion. Bichonner, à la tombée du soir, mes bégonias; bassiner le tilleul. Dans *la vaste indifférence des étoiles*¹⁰ m'en retourner assurer d'une humaine connivence une petite portion de la rive droite du canal du Berry... Tant pis pour *Corbières matin*, ne m'en veux pas; nous parlerons crime une autre fois!... Quand même, je te le dis, on ne m'empêchera pas de penser que Ravachol finalement, tu vois, il avait raison.

1. Jean-Pierre Georges, *Trois Peupliers d'Italie*, Tarabuste.
2. Philippe Delerm, *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, L'Arpenteur/Gallimard.
3. Bernard-Marie Koltès, *Roberto Zucco*, Minuit.
4. *Libération*, n° 4965, 8 mai 1997.
5. Thomas Bernhard, *L'Imitateur*, coll. « Folio bilingue », n° 66, Gallimard.
6. Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard.
7. André Malraux, *La Condition humaine*, Gallimard.
8. Dominique Bromberger, sur les ondes de France Inter, le 27 juin 1997, à propos du mariage du fils Mladic à Belgrade.
9. Louis Darquier de Pelpoix, interview donnée à *L'Express*, 1978.
10. Fernando Pessoa, *Le Livre de l'Intranquillité*, Christian Bourgois.

vendredi 8 août

- Parution du n° 26 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
Le Pinada à Fabrezan. Ce ne sont pas les Landes mais...
- 11 h** > cycle vidéo (ainsi qu'à 15h et 17h)
Christian le Nimois de Joël Jacobi
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye
Lecture de *Recouvre-le de lumière* d'Alain Montcouquiol.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye
« La tauromachie française : Nimeño II ».
Autour du livre d'Alain Montcouquiol,
Recouvre-le de lumière. Avec Joël Jacobi,
Antoine Martin, Alain Montcouquiol.
- 19h30** > inauguration du Banquet du Livre.
- 21 h** > concert de guitare et flûte, avec
Jacques Lesburguères et Patrick Rabarivelo (Machado,
Villa Lobos, Pujol, Castelnuevo-Tedesco et Piazzolla).
- 21h30** > cinéma aux étoiles
La Bande des Quatre, de Jacques Rivette.

dimanche 10 août

- Parution du n° 28 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
Le nouveau sentier «sculpturel» de Mayronnes. A ne pas
manquer.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Louis-René des Forêts » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye
Lecture de *Papillon de neige* de Joë Bousquet.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye
« Joë Bousquet au cœur de son siècle »,
par Maurice Nadeau.
- 18h30** > concert du Quatuor de Guitares Méditerranée.
- 21h30** > cinéma aux étoiles
Le Crime de M. Lange, de Jean Renoir.
- 22 h** > concert blues-rock
avec Orange Blues Band et Zimmermen.

samedi 9 août

- Parution du n° 27 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
La combe de Jasse à Tournissan. Un retour dans
le passé.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Primo Lévi » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye
« La frontière ; espace civique, morale et politique »,
par Raffaele Nigro, présenté par Bernard Simeone.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye
« open de philosophie : crimes et vertus », animé
par Frédéric Pagès, écrivain et journaliste au
Canard enchaîné, avec Henri Cueno, peintre et écrivain,
Claire Doublié, avocate, Jacques Gaillard, écrivain et
professeur à l'Université et Hervé Le Tellier, écrivain.
- 19 h** > vernissage de l'exposition du peintre Michel Macréau.
- 21h30** > cinéma aux étoiles
La Moindre des choses, de Nicolas Philibert, en présence
du réalisateur.
- 22 h** > mise en voix par Philippe Morier-Genoud de
La Chambre d'Attilio Bertolucci.

lundi 11 août

- Parution du n° 29 de *Corbières matin* et du supplément
consacré au colloque de philosophie.
- 9 h** > sortie pédestre.
Les fesses de Charlemagne à Lagrasse. Grandiose.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Georges Bataille » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h** > atelier de philosophie pour les enfants animé par
Antoine de la Taille.
- 15h30** > atelier de philosophie pour les adultes animé par
Françoise Valon.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye
Lecture du Livre II de *La République* de Platon,
présentée par Marie-Claire Galpérine.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21h30** > cinéma aux-étoiles
Le Rendez-vous de juillet de Jacques Becker.
- 21h30** > colloque « Crimes et vertus ».
Avec Christian Jambet, Guy Lardreau et
Jean-Claude Milner.

mardi 12 août

jeudi 14 août

- 9 h Parution du n° 30 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Le plateau de Lacamp. La fraîcheur à une encablure.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Armand Gatti » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
 « Crimes et vertus dans *La République* de Platon ou
 Du rîfî chez les hommes », par Marie-Claire Galpérine.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Oublie-moi, de Noémie Lovsky.
- 21 h 30 > colloque « Crimes et vertus » (suite)
 Avec Christian Jambet, Guy Lardeau et
 Jean-Claude Milner.

- 9 h Parution du n° 32 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Course d'orientation sur le plateau du Lauza. Déroutant.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Doris Lessing » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
 Lecture du *Sexe et l'effroi* de Pascal Quignard.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
 « Définitions anciennes de l'amour »,
 par Pascal Quignard.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Masculin-Féminin de Jean-Luc Godard.

mercredi 13 août

- 9 h Parution du n° 31 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Le GR 36 de Durfort à Termes. Le plus beau sentier
 de l'Aude!
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Emmanuel Bove » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
 Lecture de textes de Dostoïevski.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
 « Dostoïevski, crime et innocence »,
 par André Marowicz et Nicole Zand.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Corps à cœur, de Paul Vecchiali.



vendredi 15 août

- 9 h Parution du n° 33 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Les capitelles des Auzines à Lagrasse. La vie de nos ancêtres.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Maurice Leblanc » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
 « Cris et chuchotements », avec Didier Daeninckx, Roger Martin et Jean Vautrin.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
 « Des hommes contre », avec Didier Daeninckx, Roger Martin et Jean Vautrin.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > Cinéma aux étoiles
Bye-Bye, de Karim Didi.

dimanche 17 août

- 9 h Parution du n° 35 de *Corbières matin*,
 dernier numéro de la série 1997.
 > sortie pédestre.
 Excursion sur l'Alaric. Un final en beauté.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Rainer Maria Rilke » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 17 h > au petit cloître, les comédiens – Laurence Roy, Marc Betton et Laurent Manzoni – nous donneront à entendre un florilège de textes – Michaux, Mallarmé, Bloy, Kafka – autour des crimes et des vertus.
- 21 h > grand concert d'orgues en l'église Saint-Michel par Jean-Pierre Lecaudey. Au répertoire Charles-Marie Widor, Léon Boellmann, César Franck, Louis Vierne.

samedi 16 août

- 9 h Parution du n° 34 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 L'ermitage de Saint-Victor à Fontjoncouse: panoramique.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Dino Buzzati » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
 « De Bruay en Artois à Dutroux. Le crime : valeur de la preuve ou manifestation blanche? », par Alain Raybaud.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
 « La politique et la guerre. Savonarole, Machiavel, Guichardin ». Comment penser la cité quand l'état de guerre vient bouleverser les certitudes, par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Le journal d'un séducteur, de Danièle Dubroux, en présence de la réalisatrice.





De Carcassonne

> à Narbonne

par les abbayes



Chaque jour, nous vous proposons une des routes des vins tracées par l'AOC Corbières. Un circuit qui vous permet de découvrir les paysages, les sites et les producteurs qui font cette appellation.

- > Au départ de Carcassonne, on prend la Nationale 113 en direction de Narbonne, puis on tourne, à Trèbes, vers Lagrasse, jusqu'à **Monze** (Église et pont du XIIIe siècle, tour médiévale).
 - *La Cave Hautes Côtes d'Alaric* (04 68 78 68 01)
- > Poursuivez sur la Départementale 3 jusqu'à **Pradelles en Val** (Église et sculptures du XVIIIe siècle), puis, plus loin, prenez à droite la Départementale 714 vers **Arquettes en Val** (Vestiges du château)
 - *Le Château de Fabiès* (04 68 24 07 33. Le chai est installé dans l'ancienne écurie de ce château du XIIe siècle)
- > Suivre la Départementale 42 jusqu'au village de **Serviès en Val** (Château du XVIIe, croix en grès sculpté)
 - *Le Cellier Joseph Delteil* (04 68 24 08 74. Point de réception, de dégustation et de vente à l'entrée de la cave.)
- > Continuez deux kilomètres par la Départementale 110, et arrêtez-vous à **Rieux-en-Val**, pour profiter du magnifique pont piéton du XIIe siècle — où l'on tourna, jadis, le film *Le Miracle des Loups* avec Jean Marais. Un peu plus loin, vous rejoignez la Départementale 3 au Hameau de Villemagne..
 - *Le Château Villemagne* (04 68 24 06 97. Dans la petite cave de pierre sont exposées les poteries romaines découvertes sur le domaine. Gîte rural)
- > Continuez, par le somptueux défilé de la Camarié vers **Lagrasse** (Son *Banquet du Livre...*).
 - *Domaine Henry Carbonnel* (04 68 43 13 99. La cave traditionnelle est située dans la ceinture des anciens remparts. Ici, on peut vous parler des vins en Espéranto !..)
 - *La Maison du Terroir de Lagrasse* (04 68 43 11 43. Tous les produits du terroir et les vins AOC de l'appellation Corbières. Au premier étage, expositions de peinture — jusqu'à fin août, *Hommage à Michel Macréau*)
 - *La Cave de Lagrasse* (04 68 43 10 62. Le caveau est installé dans un ancien chai de négociants)
- > Prenez la Départementale 212 en direction de **Ribaute** (Tour et clocher-donjon du XIIe siècle. Baignades entre les falaises calcaires de l'Orbieu)
 - *Le Cellier de Ségur* (04 68 43 11 27)
 - *La Cave de Ribaute* (04 68 43 16 45. C'est un voisin apiculteur qui vous accueille)
 - *Le Domaine de Rouire Ségur* (04 68 27 19 76)
- > À la sortie de Ribaute, traversez l'Orbieu par le Vieux Pont en direction de Camplong d'Aude
 - *Le Château Ardolou* (04 68 43 14 67. Le caveau est situé dans le parc boisé du château, au pied de la montagne d'Alaric)
- > Continuez jusqu'à **Camplong d'Aude** (remparts et porte fortifiée des XIIe et XIIIe siècles).
 - *Les Vignerons de Camplong* (04 68 43 60 86)
- > Les Départementales 114 et 212 vous mèneront jusqu'à **Fabrezan** (Tour carrée romane, Musée Charles Cros).
 - *Le Cellier Charles Cros* (04 68 43 61 18. Les vigneronnes présentent leurs vins au centre du village, dans une petite cave traditionnelle aménagée en hommage au poète)
- > La Départementale 611, puis la 111, vous permettent de rejoindre **Ferrals Les Corbières** (Les carrières de pierre, l'ancien lavoir)
 - *Le Cellier de Graffan* (04 68 43 62 47. Le chai, à demi enterré, est en pierre de taille, et date de 1875.)
- > Repartez par la Départementale 161 vers le village de **Boutenac** (Église romane remaniée, tailloir wisigothique. C'est aussi à Boutenac, au Château, que vous trouverez la maison des terroirs en Corbières, siège du Syndicat de l'Appellation AOC Corbières)
 - *Le Domaine de Fontsaïnte* (04 68 27 07 63. L'accueil se fait dans un cellier de pierre aménagé, construit dans le sous-sol de la maison de maître des propriétaires, ouvrant sur le frais jardin en terrasse qui domine le vignoble)
- > Par la Départementale, vous rejoignez **Gasparets** tout proche (Musée de la Faune).
 - *Les Vignerons du Mont Tenarel d'Octaviana* (04 68 27 57 02. Le caveau de vieillissement se situe au sous-sol du Musée de la Faune. La mise en valeur de cet espace a préservé le cadre naturel de l'ancienne cave)
 - *Le Domaine Martinolle* (04 68 27 10 45)
- > Descendez la Départementale 123 vers le Hameau de **Villemajou**, en rencontrant deux sites remarquables : L'église St Martin de Gasparets, prieuré roman du XIIe siècle entouré de cyprès, et le site de la Chapelle de Saint Siméon, de style néo-roman.
 - *Saint Jean de la Gineste* (04 68 45 12 58. Cave artisanale, ancien relais sur la route des abbayes.)
- > La Départementale 123 vous ramène sur la 613
 - *Le Domaine du Soleil Couchant* (04 68 45 18 39. Dégustation de confitures de vin)
 - *Le Domaine de Cave Neuve* (04 68 45 17 71)
 - *Le Domaine de St Maurice* (04 68 45 11 19)
 - *Le Château de Loumet* (04 68 45 12 95)
- > Vous poursuivez votre trajet par la Départementale 613 et tournez à gauche vers **Fontfroide** (Abbaye cistercienne de toute beauté)
 - *Le Château Auris* (04 68 45 17 92)
- > **Syndicat de l'AOC Corbières**, Maison des Terroirs, Le Château, 11200 Boutenac. Tél. 04 68 27 73 00, Fax 04 68 27 73 01

renseignements pratiques

Lieux et horaires d'ouverture

- **La librairie**
de l'abbaye est ouverte tous les jours, de 10 heures à 20 h 30.
- **L'exposition**
de dessins de Jean-Louis Tripp et Jean-Pierre Cagnat, à l'abbaye, de 14 heures à 19 heures.
- **Les projections du cycle vidéo**
ont lieu à 11 heures, 15 heures et 17 heures, dans l'ancienne cuisine des moines de l'abbaye.
- **L'atelier de philosophie pour les enfants**
se déroule de 11 heures à midi à l'école du village.
- **L'atelier de philosophie pour les adultes**
a lieu à l'école, chaque après-midi à 15 heures.
- **L'atelier de tiffin**
(alphabet des Touaregs) se tient à l'abbaye, chaque jour de 15 h 30 à 17 heures.
- **Le bistrot du Banquet,**
Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours à l'abbaye de 10 heures à 22 h 30. Y sont proposés : dégustation de vin, boissons, glaces, tartines du pays, salades...
- **Le cinéma aux étoiles**
a lieu chaque soir à 21 h 30 à l'abbaye. Entrée: 35F, gratuit moins de 12 ans.
- **Le colloque de philosophie**
a lieu le 11 et 12 août à 21 h 30, dans la cour de la cave cooperative. Entrée: 50F.

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures précises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ. Ajouter un quart d'heure ou une demi-heure en fonction de la situation du sentier par rapport à Lagrasse. Prévoir des chaussures de marche confortables, un couvre-chef, et un demi-litre d'eau minimum par personne.

Inscriptions aux ateliers de philosophie

Les deux ateliers de philosophie – celui destiné aux adultes, animé par Françoise Vallon, et l'atelier pour les enfants, animé par Antoine de la Taille – se tiendront à l'école du village, de lundi prochain, le 11, jusqu'au samedi 16 (relâche pour tous le vendredi 15 août). Ces ateliers sont libres et gratuits. Il convient juste de s'inscrire avant dimanche auprès de l'accueil sur le boulevard de la Promenade, ou par téléphone au 04 68 43 16 82.

Restaurants

Les restaurateurs partenaires du Banquet organisent chaque soir deux formules spéciales, avant et après les séances de cinéma, les concerts et les colloques, pour vous permettre de ne rien rater. Premier service entre 19 heures et 21 heures ; deuxième service à partir de 23 heures

- **Hostellerie Charlemagne** : 04 68 43 10 89
- **Le Saint-Hubert** : 04 68 43 15 22
- **Les Trois Grâces** : 04 68 43 18 17

corbières matin

corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse 11220 Lagrasse; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication
➤ Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction
➤ Dominique Blanc ➤ Michèle Planel ➤ Alain Raybaud
➤ Philippe Rochette ➤ Nicole Zimmerman ➤ Jean-Claude Zancarini.

Corrections ➤ Laure Clément ➤ Francine Andreieff

Stagiaire ➤ Elsa Brunet

Conception graphique
➤ Imme Werner

Photo numérique
➤ Prise de vue : Simon Andreieff
➤ traitement de l'image : Jean-Marc Fabius

Publicité ➤ Célia Fayeton

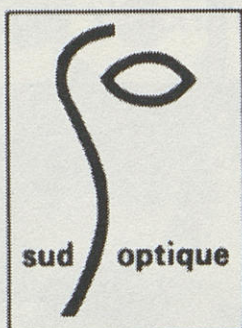
Impression sur DocuTech Rank Xerox à l'école du village
➤ Roland Defaye ➤ Ludovic Van Den Driessche ➤ Éric Dovergne

Diffusion ➤ Suzanne Beaujour

Distribution
➤ L'Indépendant.

corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox, des papeteries Arjo Wiggins
et de l'A.O.C. Corbières.

Retrouvez le Banquet du livre et Corbières matin sur Internet
<http://www.chrono.fr/banquetdulivre>
Conception ➤ Francisco Cabrita ➤ Alexandre Ganea



Anne-Marie et Christian RIGAUD
Opticiens
4, Av. Wilson
11200 Lézignan-Corbières
Tél. 04 68 27 02 77

Au comptoir du livre le bistrot du Banquet



à l'abbaye
ouvert de 10 h à 23 h

glaces et boissons fraîches
jus de fruit du pays, bière pression, sodas, café...
dégustation de vins des Corbières
tartines du pays
tartes salées
salades

Le Crédit Agricole du Midi s'associe à vos passions



MUSIQUE, DANSE, THÉÂTRE, FOOTBALL, RUGBY, CYCLISME...

LA BANQUE DE L'IMAGINATION S'ASSOCIE AU QUOTIDIEN À VOS PASSIONS.

PAR SES DIVERSES ACTIONS ET INTERVENTIONS FINANCIÈRES, LE CRÉDIT AGRICOLE DU MIDI A TOUJOURS À CŒUR
DE SOUTENIR LE SPORT ET DE PRIVILÉGIER LES INITIATIVES CULTURELLES ET L'ANIMATION DE NOTRE RÉGION.

PARTENAIRE DE L'ÉVÉNEMENT



demain n° 27

samedi 9 août

Affiches: Hommage à Nimeño II **p.4** > L'Aude des lettres : Charles Cros **p.20** >
 Crimes et vertus en Corbières : L'Antougnou **p.23** > Cadavre exquis : Stéphanie Benson **p.26** >

Un été, des étals : L'Anchois **p.29** >

Garrigue : Le Figuier **p.32** > Inédit : Pierre Autin-Grenier **p.34**

Le quotidien du banquet

v

Raffaele Nigro
 et la Frontière...

v

L'Open de philosophie

v

Une lecture de
La Chambre
 d'Attilio Bertolucci

v

Nicolas Philibert
 et son film
La Moindre des Choses